

LES PAYSANNES DANS LES ROMANS CHAMPÊTRES
DE GEORGE SAND.

SUBMITTED BY: Marie-France Pasquier Mc Manus

degree of Master of Arts

National University of Ireland

St Patrick's College Maynooth

1994

A mes grand-mères paysannes.

Remerciements

Je voudrais remercier particulièrement Dr Michael O'Dwyer qui m'a guidée au long de mes recherches et qui m'a aidée de ses conseils et de ses encouragements.

AVANT- PROPOS

Quand George Sand écrivit ses "romans champêtres" elle avait l'intention de faire découvrir la province aux citadins. Elle voulait également parler des femmes en leur donnant une place de choix dans son oeuvre littéraire, place qu'elles n'avaient pas dans la société du 19e siècle. Il s'agissait donc de témoigner pour une classe sociale nombreuse, mais ignorée et aussi d'apporter un peu de lumière sur le patrimoine culturel des campagnes françaises, tout en faisant des paysannes les héroïnes des "romans champêtres".

Dans ce mémoire nous avons l'intention d'étudier les personnages féminins, plus précisément les paysannes dans leur univers rustique. Notre intérêt personnel pour nos grand-mères paysannes, nos ancêtres et l'attraction que l'oeuvre littéraire de George Sand a toujours exercé sur nous, ont déterminé le choix de notre étude. Nous aborderons divers aspects de la vie des paysannes en nous référant aux procédés stylistiques et langagiers qui contribuèrent à faire des "romans champêtres" un plaidoyer en faveur du monde rural, de ses hommes et de ses femmes.

TABLE DES MATIERES

Remerciements.....	p.3
Avant-Propos.....	p.4
Table des matières.....	p.5
Explication des sigles	p.6
Introduction.....	p.7
Chapitre 1: Les femmes dans le milieu rural.....	p.24
Première partie:	
la relation de la femme avec la nature.....	p.27
Deuxième partie:	
la place de la femme dans la société rurale.....	p.32
Troisième partie:	
les conditions de vie des paysannes sandiennes.....	p.51
Chapitre 2: Les aspirations des paysannes et comment les hommes voyaient les femmes.....	p.61
Chapitre 3: Les superstitions au féminin.....	p.72
Conclusion.....	p.84
Bibliographie.....	p.94

EXPLICATION DES SIGLES.

L'édition indiquée est celle que nous avons utilisée.

J	: <u>Jeanne</u>	Collection de l'Aurore Editions Glénat - 2e édition revue et corrigée. Grenoble 1993.
MS	: <u>Les Maîtres Sonneurs</u>	Collection Folio Editions Gallimard. 1979.
MA	: <u>Le Meunier d'Angibault</u>	Editions de l'Aurore Grenoble 1990.
LMD	: <u>La Mare au Diable</u>	Garnier - Flammarion Paris 1964.
FC	: <u>François le Champi</u>	Le Livre de Poche 1983.
LPF	: <u>La Petite Fadette</u>	Le Livre de Poche 1984.
N	: <u>Nanon</u>	Editions de l'Aurore 1987.

INTRODUCTION

George Sand fut un auteur extrêmement prolifique dont les nombreux romans, essais, pièces de théâtre ont toujours donné une place de premier plan aux femmes. Le 19e siècle n'était pas très favorable à l'expression féminine, mais George Sand a bousculé toutes les barrières sociales et morales de son époque, et par son talent littéraire a su mettre en scène de nombreuses héroïnes notamment, dans la société rurale de l'époque. Les campagnes étaient alors fort peu connues du reste de la France et il était original sinon courageux pour un auteur féminin d'en parler. Nous allons étudier les paysannes dans les romans de George Sand appelés "romans champêtres" qui vont de 1844 avec Jeanne aux Maîtres Sonneurs en 1853. Il faut aussi inclure le Meunier d'Angibault (1845), François le Champi (1847), La Mare au Diable (1848) et enfin La Petite Fadette (1848). Nanon un des derniers romans écrits par George Sand en 1872 ne fait pas partie des "romans champêtres", mais est un roman rustique auquel nous nous sommes permis de nous référer car il contient beaucoup d'éléments utiles à notre étude. Publié quatre ans avant la mort de George Sand, ce roman est le portrait d'une paysanne aux qualités exceptionnelles qui réalisera son rêve à force de courage, d'intelligence et de bon sens.

Nous avons choisi ce domaine particulier car il nous a paru remarquable qu'un auteur du 19e siècle s'intéressât de si près à une classe de la société à peu près ignorée des autres. Il n'était certes pas à la mode d'écrire sur les campagnes et encore moins sur les femmes qui y vivaient. A travers les "romans champêtres" George Sand a fait vivre une "minorité silencieuse", les paysannes, dans un monde silencieux, la paysannerie française.

Les "romans champêtres" ont souvent été considérés comme des "oeuvres mineures", des "bergeries" selon le mot de George Sand, des contes destinés aux jeunes: voilà l'opinion de Pierre Vermeyleylen dans Les idées politiques et sociales de George Sand.

"Les paysans forment dans l'oeuvre de George Sand une toile de fond que la Mare au Diable et La Petite Fadette ou encore François le Champi, ses romans les moins intéressants mais les plus connus ont immortalisés."

Se souviendrait-on de George Sand pour ses "romans champêtres"? La Petite Fadette a-t-elle séduit plus de coeurs que Le Marquis de Villemer? La Mare au Diable que Sainte Beuve qualifiait de "petit chef-d'oeuvre" pourrait-il être un roman qui a pris plus de place dans l'oeuvre de son auteur que Lélia?

Pierre Vermeyleylen parle "d'immortalité". "Les romans champêtres" auraient-ils fait de George Sand un auteur dont on se souvient encore aujourd'hui grâce à des histoires simples sur des gens simples? Ces romans remplis de descriptions de la nature, de scènes champêtres, de personnages colorés ont de tous temps apporté une bouffée d'air pur et ont suscité une rêverie de retour aux sources, à la terre, pour ceux qui aspiraient à une vie plus simple.

Il nous a semblé que "les romans champêtres" dans leur description de la beauté et de la simplicité de la vie dans les campagnes françaises étaient des exemples parfaits pour étudier la vie des paysannes au 19e siècle puisque tel est le sujet de notre analyse. Il est important que l'auteur fût une femme qui

connaissait parfaitement les régions et les habitants qu'elle décrivit. Nous allons donc au travers des différents récits, capter des moments de la vie des paysannes décrites par George Sand. Nous croyons qu'elle a pu modeler des personnages et les faire vivre et nous les rendre très réels. Certains critiques et lecteurs ont pu les trouver trop remplis d'idéalisme et trop parfaits, nous essaierons de démontrer que beaucoup de réalisme rend les "romans champêtres" encore très utiles à notre information sur la vie quotidienne dans le milieu rural du 19e siècle.

George Sand, bien que née à Paris en 1804, va très vite vivre à la campagne chez sa grand-mère Mme Dupin de Francueil. Elle passe toute son enfance dans le Berry, à Nohant. Elevée par une femme âgée et malade, l'enfant s'échappe souvent dans les champs pour se soustraire à la dure discipline imposée par sa "bonne maman". Elle serait bien seule si elle n'avait pas pour compagnes les fillettes des domestiques et des fermiers qui parlent patois. Dans sa petite enfance, elle ne connaît que des enfants du peuple et partage les jeux de son demi-frère Hippolyte Chatiron, fils d'une servante. Plus tard, elle parcourera les bois et les champs à cheval suivie d'un domestique. Bien que résidant à Paris par intermittence, elle passera la plus grande partie de sa vie dans le Berry. Elle connaît la région intimement. Elle connaît la lenteur du caractère berrichon, son bon sens. Elle connaît les habitants, elle parle la langue des bergers et bergères. Elle connaît leurs coutumes, leurs croyances. Elle vit avec eux, danse la bourrée avec eux. Elle fréquente les fermes et les pauvres masures des villages, elle partage quelquefois le repas des paysans.

Il n'est donc pas surprenant qu'elle ait écrit La Mare au Diable en quatre jours! Elle racontait simplement ce qu'elle avait vécu.

George Sand assistait fréquemment aux veillées où les paysans réunis écoutaient un des villageois, souvent le chanvreux ou le tailleur, raconter des histoires fantastiques d'êtres surnaturels ou simplement le récit des amours d'un laboureur et d'un pauvre orphelin. Les Maîtres Sonneurs est d'ailleurs un roman non pas divisé en chapitres mais en trente-deux "veillées".

George Sand a donc décrit les paysans du Berry, de la Creuse, du Bourbonnais parce qu'elle les connaissait très bien, certains étaient même de ses amis. Le paysan n'est pas que d'une région ou d'un pays. Le paysan est universel. Il est l'esclave et le maître de la terre, aride ou féconde. Sa force, son intelligence se développent grâce à elle. Il la maîtrise, la cajole, la gâte dans l'espoir qu'elle le nourrira en retour. L'attachement du paysan à sa terre est viscéral. Les paysans bretons, normands, berrichons, français, allemands ou sud-américains appartiennent tous à la même race. Ils tuent pour défendre une parcelle de sol pierreux, ils trahissent pour un lopin stérile, ils haïssent un frère pour un champ fertile, ils renient un fils pour son indifférence au territoire familial. L'attachement du paysan à sa terre est un sentiment puissant et primitif. Il aime sa terre comme il aimerait une maîtresse jalouse et intransigeante. L'oncle de Nanon dit:

"J'ai toujours pensé que celui qui a la terre est au-dessus de celui qui a l'argent ". (N p.61)

Au 19e siècle les paysans sont encore méconnus du reste de la France: le paysan est un "sauvage "ou un berger d'Arcadie. Il est fortement méprisé par les citadins qui n'ont aucune idée de l'existence des communautés rurales. A cette époque, les paysans ne forment pas encore un groupe social ayant un droit de parole:

"Entre 1815 et 1870 la paysannerie est toujours le groupe le plus nombreux au sein de la population française. En valeur relative elle représentait 79% de la population totale au début de la Restauration et 70% à la fin du Second Empire." (1)

Le milieu rural est très hiérarchisé. On peut compter cinq classes de "cultivateurs". Les Bricolins dans le Meunier d'Angibault, le père Caillaud (La Petite Fadette), le père Maurice (La Mare au Diable), les parents de Tiennet (Les Maîtres Sonneurs).

Fermiers:

Les Barbeau (La Petite Fadette), les Blanchet (François le Champi).

Métayers ou colons:

Les métayers de la ferme des Ormeaux (La Mare au Diable). Le père Caillaud emploie un colon pour ses terres situées à Arthon.

Journaliers:

le grand-père de Nanon et le grand-père de Brulette.

Domestiques:

Jeanne, Fadette, La petite Marie.

(1) Les paysans dans la société française. De la Révolution à nos jours. Moulin Annie - éditions du Seuil mise à jour en 1992.

Le grand propriétaire est encore un ancien noble, mais il peut être un grand bourgeois de fortune ancienne ou bien enrichi depuis peu de temps. Le grand propriétaire garde même après la Révolution de 1789 un genre de vie seigneurial. Sa vaste maison est toujours appelée le "château":

"Rien de plus triste et de déplaisant que cette demeure de riches fermiers. Le château neuf n'est qu'une grande maison de paysan, bâtie il y a peut-être cinquante ans, avec les débris des fortifications." (MA p.68)

Dans le milieu rural, l'accroissement démographique qui est dû à une forte natalité ne compense pas une mortalité très élevée. Le monde des campagnes est pourtant plus prolifique que les milieux urbains: la paysannerie est riche en enfants parce qu'ils sont pour elle un mal nécessaire dans les exploitations de type familial alors dominantes. Une progéniture nombreuse permet de se passer d'une main-d'oeuvre salariée au moment des récoltes et de réduire ainsi les charges d'exploitation. Mais trop d'enfants et des conditions de vie misérables sont les causes de l'exode rural au 19^e siècle.

"Quand les familles augmentent outre mesure sans que le bien augmente en proportion, la misère vient, quelque courage qu'on y mette."
(LMD p.51-52)

La famille représente une communauté qui peut être large et qui vit en autarcie. Les pauvres, les non-propriétaires souffrent fréquemment du froid et de la faim:

"(...) les personnes comme nous étant nées pour être malheureuses, devraient s'habituer à avoir un grand courage et ne point caresser leurs peines." (N p.62)

Dès qu'une crise économique survient, c'est la catastrophe; une mauvaise récolte, la maladie, peuvent acculer le pauvre paysan au rang de mendiant qui doit "aller chercher son pain". La paysannerie ne participera que très lentement à la vie politique de la France. La révolution de juillet abaisse le cens électoral législatif de 300 à 200F qui double le nombre des électeurs et ainsi quelques riches paysans deviendront électeurs. La loi de 1831 fait désigner par l'élection les conseils municipaux. Les électeurs seront choisis selon la somme d'impôts directs qu'ils payent. Seuls les riches ont accès au conseil municipal:

"Le père Barbeau de la Cosse n'était pas mal dans ses affaires, à preuve qu'il était du conseil municipal de sa commune." (LPF p.19)

Le système censitaire changera complètement après 1848. Le 23 avril 1848 tous les français de sexe masculin âgés d'au moins 21 ans sont appelés à voter. Très vite toutes les élections, même au niveau municipal se feront par suffrage universel: la province pourra s'exprimer. Même après les insurrections de 1851, la paysannerie gardera ce droit de suffrage universel.

De 1852 à 1880 la vie dans les campagnes va lentement s'améliorer. Les progrès techniques, et surtout les transports vont faire cesser l'isolement de la province. La construction d'un réseau routier, puis ferroviaire va relier les grandes villes de France à Paris. Les nouvelles techniques pour l'assainissement des terres vont augmenter la production agricole: assèchement, irrigation, défrichement et reboisement.

La mécanisation des labours, des moissons, battage et l'utilisation d'engrais artificiels, vont contribuer à de meilleurs rendements de la terre et à moins de fatigue pour le paysan. Les progrès techniques vont rendre la vie quotidienne plus aisée. Même pauvres les paysannes ne travaillaient jamais aussi durement physiquement que les hommes. Ceux-ci étaient abrutis par la fatigue des travaux des champs. L'alcool aidant quelquefois, ils n'avaient que peu de loisirs pour réfléchir. Leur cerveau n'était pas exercé à penser. Leur corps malmené par les durs labeurs, la servilité à laquelle on les astreignait, le manque total d'éducation, rien ne les prédisposait à l'exercice intellectuel. Les femmes avaient plus de temps pour laisser leur esprit vagabonder. En gardant les moutons, en filant la laine, en soignant animaux et enfants, le corps n'était pas si exténué pour annihiler la capacité de penser. Elles allaient régulièrement au marché vendre les produits de la ferme dont elles avaient la responsabilité: volailles, oeufs, beurre, lait, laine de leurs moutons. Riches ou pauvres les paysannes doivent tirer parti de leur "avoir". Elles doivent exploiter au maximum leurs ressources. Elles soignent, nourrissent, économisent et font durer.

Comme toutes les autres françaises, les paysannes du 19e siècle n'ont pas le droit de vote. Dans une lettre au Comité Central, George Sand pose la question suivante:

"Les femmes doivent-elles participer à la vie politique? Non, je ne le crois pas (...). J'ose répondre qu'il ne faut pas, parce que les conditions sociales sont telles que les femmes ne pourraient pas remplir honorablement et loyalement un mandat politique" (...). (1)

(1) Correspondance, t, VII, aux membres du Comité Central. Mi-avril 1848, p.402. Cité par Francine Mallet. George Sand - Grasset - Paris 1976.



Curieuse déclaration de la part d'une femme que l'on a accusée d'être féministe. Mais l'était-elle vraiment? Et dans quelle mesure ses opinions envers ce qui ne s'appelait pas encore la "condition féminine" sont-elles reflétées dans les personnages féminins des "romans champêtres"?

Le code civil (code Napoléon) est en vigueur. Il n'est pas favorable aux femmes dans la société française. Elles sont traitées en mineures sur le plan juridique et économique. Elles n'ont aucune autonomie financière et sociale et dépendent complètement des hommes.

George Sand croit en l'égalité sexuelle de l'homme et de la femme. Au 19e siècle on trouve normal pour un mari d'avoir de nombreuses liaisons amoureuses, mais la femme ne sera jamais pardonnée si elle sort du droit chemin. Dans La Petite Fadette la mère de Fadette est pour toujours accablée de reproches:

"(...) ma pauvre mère qu'un chacun blâme et insulte (...)." Même ses compagnons de jeu, nous dit la fillette: "(...) me reprochaient la faute de ma mère et voulaient me forcer à rougir d'elle." (LPF p.125)

Dans ce cas le blâme ^{se} poursuit jusque dans la génération suivante. Par contre, un Cadet Blanchet peut vivre ouvertement avec sa maîtresse sans que l'opinion publique le rejette:

"(...) son mari, s'étant coiffé d'une drôlesse des environs, se met à la détester (...)." (FC p.47)

"Sa concubine prit chaque jour plus de maîtrise sur lui (...) Pendant qu'il menait cette vilaine vie, sa femme toujours sage et douce, gardait la maison et élevait avec amour, leur unique enfant."
(FC p.59)

George Sand n'est pas contre le mariage qu'elle juge nécessaire pour élever les enfants. Elle s'insurge contre le Code Civil qui fait de la femme l'esclave de son mari:

"Toutes les unions seront intolérables tant qu'il y aura dans la coutume une indulgence illimitée pour les erreurs d'un sexe, tandis que l'austère et salubre rigueur du passé subsistera uniquement pour réprimer et condamner celles des autres." (1)

George Sand en veut au mari. Son expérience personnelle, son mariage désastreux l'ont certainement influencée. Cette connaissance intime d'un mauvais mari se retrouve-t-elle dans certains personnages des "romans champêtres"?

Pierre Vermeylen dans son livre les idées politiques et sociales de George Sand dit que" (...) dans tous ses romans, le beau rôle revient à la femme et que presque toujours, les hommes ne deviennent supérieurs que grâce à la formation qu'ils reçoivent d'elle." (2)

Pourrait-on y voir une sorte de vengeance exprimée à travers une oeuvre littéraire? George Sand se rend compte très tôt dans sa vie qu'une plus grande égalité pour les femmes commence par une autonomie financière. Elle conseille aux femmes de travailler.

(1) Douzième lettre d'un voyageur PC. t. ii p.939

(2) Pierre Vermeylen. Les idées politiques et sociales de George Sand - Université de Bruxelles 1984.

Un travail indépendant de l'époux afin d'avoir un revenu séparé de celui du mari. Madeleine Blanchet dans Francois le Champi vend la laine qu'elle file à une bourgeoise, "c'est de l'argent à moi, de l'argent que j'ai gagné (...)" déclare-t-elle. (FC p.55)

L'autre facteur important pour l'émancipation des femmes est l'éducation. Sans éducation, les femmes resteront toujours inférieures sans espoir d'amélioration de leur sort:

"Ce qu'il faut c'est détruire le manque d'instruction, l'abandon, la dépravation, la misère qui pèse sur les femmes en général plus que sur les hommes " (1)

Nous verrons que les paysannes des "romans champêtres" ressentent le besoin de savoir lire et écrire comme Nanon ou Brulette.

George Sand ne fut jamais une révolutionnaire comme Flora Tristan ou une militante féministe comme Eugénie Niboyet ou une socialiste et syndicaliste comme Pauline Roland. Elle tenait à ce que la femme reste femme, que l'enfant soit élevé par l'homme et la femme. Elle voulait que la femme soit toujours la consolatrice, celle qui se dévoue. Elle ne trouvait pas dégradantes les tâches ménagères et espérait qu'un jour les femmes partageraient les travaux des hommes.

On lui a beaucoup reproché à son époque les signes extérieurs d'émancipation, en particulier le port du costume masculin. En fille élevée à la campagne, George Sand ne

(1) 12e numéro du Bulletin de la République du 6 avril 1848 cité par Pierre Vermeylen dans Les idées politiques et sociales de George Sand - Université de Bruxelles 1984.

s'embarrassait pas de falbalas et aimait le confort des vêtements masculins pour marcher dans Paris ou chevaucher à travers la campagne berrichonne.

Nous nous proposerons ici non pas de faire une étude sociologique et politique des régions et des habitants cités par George Sand mais une étude littéraire. L'imaginaire est une création d'un univers alternatif même si celui-ci est basé sur le monde dit "réel" (et même s'il paraît être parfois une imitation de ce monde réel. "Créer c'est choisir" (Taine)). Une oeuvre littéraire est une oeuvre d'imagination et non pas une étude sociologique ou anthropologique dont l'essentiel est d'être objectif et scientifique.

Le monde de la littérature est un monde subjectif. C'est une expression concrète qui s'adresse à la sensibilité du lecteur. C'est un "dialogue" entre deux sensibilités, celle de l'auteur et celle du lecteur. Le monde littéraire est un monde autonome de mots et d'images.

La création de personnages, l'ambiance créée dans la description du milieu rural, des images et des symboles, le rythme de la phrase, la "couleur locale" dans l'expression langagière, autant de données dont il faut tenir compte dans une étude littéraire qui dépasse la simple recherche de renseignements scientifiques et le désir d'organiser ces renseignements en catégorie même si ce but fait partie du travail que nous allons entreprendre. "La littérature n'est pas l'objet de savoir: elle est goût, exercice, plaisir." (Lanson)

L'auteur transporte la réalité et la déplace de l'ordre des réalités matérielles vers celui du langage. La préoccupation principale du romancier est la dimension esthétique, l'harmonie interne du monde autonome qu'il a créée par le choix et l'organisation des mots ou bien par la relation qu'il a établie entre les "mots et les choses".

L'étude des éléments stylistiques des romans de George Sand va par conséquent constituer une partie de l'objet de notre étude dans chaque chapitre.

George Sand est une conteuse. Le récit prend souvent la forme d'une histoire qu'on lui a racontée personnellement comme dans Les Maîtres Sonneurs:

"Le chanvreur a conté des histoires jusqu'à deux heures du matin. La servante du curé l'aidait ou le reprenait; (...) A eux deux, ils nous ont raconté une histoire vraie, assez longue, et qui avait l'air d'un roman intime."
(FC avant-propos p.29)

Les lieux comme les personnages sont décrits avec minutie comme si George Sand voulait inciter ses lecteurs à s'y rendre et à vérifier qu'ils existent vraiment:

"Dans les montagnes de la Creuse, en tirant vers le Bourbonnais et le pays de Combraille, au milieu du site le plus pauvre, le plus triste, le plus désert qui soit en France, le plus inconnu aux industriels et aux artistes, vous voudrez bien remarquer, si vous y passez jamais, une colline haute et nue, couronnée de quelques roches qui ne frapperaient guère votre attention, sans l'avertissement que je vais vous donner."

Gravissez cette colline; votre cheval vous portera, sans grand effort jusqu'à son sommet; et là, vous examinerez ces roches disposées dans un certain ordre mystérieux (...)" (J prologue p.33)

Personnages, lieux, traditions aussi nous sont dépeints avec précision. Le langage employé par George Sand par ses sonorités inhabituelles va compléter la description du milieu rural berrichon et baigner le lecteur dans la réalité paysanne. George Sand emploie le patois berrichon, par exemple: "Jeannie était mince et petit comme sa mère dont il avait toute la retirance" (FC p.64). Elle emploie aussi des mots ou tournures de l'ancien français: "(...) un petit enfant est un rude maître, injuste comme un mari qui serait fol (...)." (MS p.331)

L'unité romanesque dans les "romans champêtres" se concentre sur les différents personnages et surtout les héroïnes. Le récit lie les destinées de chacun, les rapproche, les éloigne pour enfin réunir les êtres qui s'aiment et qui bâtiront un avenir que George Sand elle-même aurait voulu vivre.

Le choix des titres est important. Le titre fixe l'intérêt du lecteur sur un personnage; (Jeanne, Nanon, La Petite Fadette, François le Champi) ou sur un lieu (la mare au Diable, le moulin d'Angibault).

Les personnages principaux nous sont décrits en détails, dès le début du récit. Les "romans champêtres" ont beaucoup de thèmes communs. Ils sont tous des histoires d'amour entre les humains et aussi des histoires d'amour avec la nature. Malgré les obstacles, l'amour triomphe. Autre thème important:

le triomphe du bien sur le mal. Le récit est souvent celui d'une injustice subie par le héros ou l'héroïne. A mesure que l'action se déroule, les personnages par leurs qualités morales font triompher la justice (Fadette, Brulette, Nanon, Marcelle, Rose, et exemple extrême, Jeanne, qui, elle, triomphe dans la mort). George Sand a d'ailleurs cherché dans ses oeuvres à éduquer la bourgeoisie, à lui prouver que les paysans n'étaient pas que des brutes serviles. Ses romans sont une représentation d'une classe sociale. Ils sont tous très moralisateurs.

George Sand expose des conflits humains qui reflètent des conflits moraux. Elle décrit dans ses romans ce qu'elle-même a vécu: des enfants sans père ou sans mère, des femmes mal mariées, des conflits familiaux de toutes sortes. Les traumatismes subis par l'auteur ont servi à donner plus de puissance et de réalité à ses récits. Peut-être est-ce cela qui a contribué à donner tant de réalisme à la fiction dans "les romans champêtres"? L'auteur est caché mais il n'est jamais très loin derrière ses personnages. George Sand n'était-elle pas un peu Madeleine Blanchet mariée à un "méchant" homme? Ou encore la Petite Fadette abandonnée par une mère "coureuse"?

Autres thèmes favoris: la maladie et l'orphelin. La maladie sert souvent de pulsion romanesque. Joseph dans Les Maîtres Sonneurs soigné par Brulette et Sylvinet par Fadette (LPF) par exemple.

Il y a de nombreux orphelins dans les "romans

champêtres" ce qui rend l'action plus compliquée puisque ces enfants auront besoin d'une mère adoptive et en général créeront des situations plus complexes: François le Champi et Madeleine, le petit Pierre et la petite Marie, Charlot et Brulette, Emilien et Nanon. Seule, Fadette, dans sa féminité, n'éprouve pas le besoin d'un remplacement pour sa mère. Trouverait-elle sa force en elle-même et dans la nature qui l'entoure?

Nous allons dans les chapitres suivants étudier certains aspects de la vie des paysannes dans les "romans champêtres" de George Sand. Nous allons à travers les récits essayer de découvrir le monde des femmes de la campagne si cher à notre auteur. Nous nous proposons tout d'abord d'étudier la relation des femmes avec la nature qui les entoure, ensuite de situer la paysanne dans le milieu rural à travers les différentes étapes de sa vie, de la petite fille à la femme adulte. Nous essayerons de dégager au cours de notre analyse quelles étaient les aspirations des paysannes et comment les hommes voyaient leurs compagnes; nous consacrerons aussi un chapitre aux superstitions au féminin.

CHAPITRE 1

Les femmes dans le milieu rural

Première partie - Leur relation avec la nature

Deuxième partie - Leur position dans la société

Troisième partie - leurs conditions de vie

Ce premier chapitre de notre dissertation va tour à tour examiner la relation des paysannes avec la nature et les divers rôles qu'elles occupent dans le milieu rural, ainsi que leur conditions de vie. Elles ne sont pas comme les ouvrières d'usine qui concentrent leur effort à la fabrication d'un seul objet mais elles doivent déployer divers talents pour accomplir les nombreuses tâches auxquelles elles sont astreintes. Elles sont ménagères, infirmières, couturières, vétérinaires, bergères, chefs d'entreprise. Sur elles, repose la responsabilité de procurer confort et repos pour ceux qui les entourent. A peine sorties de l'enfance, il leur faudra acquérir rapidement les connaissances nécessaires pour soigner avec habileté bêtes et gens, faire fructifier leur bien si elles ont la chance d'être propriétaires et toujours seconder l'homme, père ou mari.

Le monde rural dans les romans champêtres ne se réduit pas seulement à la représentation de paysages familiers à notre auteur. Dans les romans, au-delà de son apport réaliste, la province (le Berry en particulier) signifie par rapport aux héroïnes, un espace historique et social. La dimension anecdotique est "dépassée".

George Sand veut toucher son lecteur et lui faire partager les sentiments qu'elle a prêtés à ses personnages. C'est mettre le lecteur dans un état suggestif où il n'est plus lui-même mais pense et vit dans les personnages. En étudiant les différentes étapes de la vie des paysannes sandiennes, nous allons voir comment George Sand a réussi à diriger la pensée du

lecteur. La vie personnelle de notre auteur, souvent marquée par des événements douloureux peut nous aider à comprendre ses idées sur les différents stades de la vie de la femme: l'enfance, le mariage, la maternité.

Nous nous sommes permis de développer plus longuement ce chapitre car il nous a paru essentiel de faire une analyse détaillée des personnages féminins dans leur vie quotidienne et d'ainsi de mettre en évidence les intentions de notre auteur qui sont de faire connaître le monde paysan et de le démystifier grâce à son oeuvre littéraire.

"(...) le don de la nature n'est point une fable(...)." (LPF P.170)

La nature peut se montrer sous des aspects très différents. Elle peut être idyllique, apaisante. Quand Marcelle de Blanchemont se réveille après son aventure nocturne et se trouve au moulin d'Angibault, elle est émerveillée par la beauté du décor. "(...) Ce site paisible qui parlait à son coeur sans qu'elle sût pourquoi". (MA P.54). A ses yeux de parisienne qu'elle est encore, tout lui paraît neuf, propre, éclatant. Elle se croit "dans une forêt vierge". Rivières, ruisseaux coulent paisiblement en traversant "l'herbe fleurie", des saules, des hêtres, des aunes et des trembles, tous arbres magnifiques remplissent cet univers édénique. Les mêmes arbres poussent aussi dans le bas Bourbonnais où de plus, les chênes abondent. Les héros de La Mare au Diable passeront une nuit en forêt, protégés par les grands chênes. George Sand parle de "chênes prophétiques" où les druidesses cueillaient le gui dans les temps reculés. Dans Nanon on parle de bois merveilleux, de forêts enchantées.

La nature fait partie intégrale de la vie des paysans et paysannes. Ne vivent-ils pas de ce qu'elle leur procure? Ils y ajoutent leur expérience, leurs techniques pour la faire fructifier. Ils sont les enfants de la "terre-mère". Elle les

nourrit, les protège de la pluie, du soleil et du vent. Elle peut aussi les aider à se guérir de leurs maux, grâce à ses plantes bienfaisantes. Mais elle peut également se montrer très dure envers ses enfants: le moulin d'Angibault devient la proie des eaux lors des crues d'hiver. L'été apporte la sécheresse et le travail des bergères comme Nanon devient très difficile: il faut nourrir les moutons même quand l'herbe manque. Autour des nombreux marécages du Berry, l'air est malsain et affaiblit le paysan qui "(...) revient mourir de la fièvre sous son toit de chaume(...)". (J p.43).

Les femmes semblent pouvoir communiquer avec la nature plus facilement que les hommes. Elles sont plus sensibles, plus intuitives et sont plus aptes à comprendre ce que la nature a à offrir. Par nécessité aussi, elles cherchent ce que la nature pourrait leur donner pour rendre la vie plus aisée et alléger la douleur.

Certaines femmes comme la Petite Fadette possèdent ce "don de la nature" qui en font d'elles des "remégeoises", des guérisseuses. Elles connaissent les vertus bienfaisantes des plantes et s'en servent pour apaiser les maux des hommes et des animaux. Les femmes se passent leurs secrets thérapeutiques de génération en génération. Fadette avec sa grand-mère a appris à connaître les plantes, mais c'est surtout son désir de "connaître des choses cachées, (...) la connaissance des secrets (...) pour la guérison du corps humain." (LPF p.126)

Fadette possède le don de guérir, parce qu'elle sait observer la nature: on la considère un peu sorcière, alors qu'elle ne fait usage que de bon sens. "(...) je trouve moi-même aux herbes des vertus (...)" (LPF p.131).

Le médecin qui ne soigne que les riches ne dispense pas souvent ses soins dans les campagnes. Chaque village a sa "sage-femme", comme la bien nommée Sagette qui a accouché toutes les femmes de la contrée. Elles sont aussi très savantes dans l'art de lire les esprits. Elles sont les psychologues du temps. Le "sage" du village est en fait la sage. Elles donnent des conseils très pertinents. Sagette avise les parents Barbeau quant à leurs "bessons" (jumeaux): "(...) par tous les moyens que vous pourrez imaginer, empêchez-les de se confondre l'un à l'autre (...) si vous ne le faites pas, vous vous en repentirez grandement un jour." (LPF p.23). L'histoire prouvera qu'elle avait raison. Après la mort de la vénérable femme, une autre prendra sa place (la Baigneuse) qui aura aussi "(...) un grand jugement sur toutes les maladies du corps et de l'esprit (...)" (LPF p.199)

Tula, la mère de Jeanne était aussi une "savante matrone". Grâce à son savoir, son pauvre troupeau de moutons prospérait et la sauvait de la misère. Les bêtes de Fadette "(...) sont si belles qu'on est tout surpris de voir un pareil troupeau à des gens qui n'ont de pacage autre que le communal." (LPF p.131).

Les femmes soignent leurs troupeaux comme elles soignent leurs enfants et doivent les nourrir même en temps de pénurie.

Les bois, les champs, les arbres, procurent à qui sait les trouver, les aliments nécessaires pour subsister. "Nous nous tourmentions guère du repas du soir, "(...).Les châtaigneraies étaient remplies de ceps énormes (...)" (N p.144). Quand Nanon habite avec ses compagnons l'île aux Fades, elle sait tirer partie de ce qui l'entoure. La mousse séchée devient matelas et sert à calfeutrer les trous dans les murs. La forêt donne les châtaignes, les champignons, le gibier, les ruisseaux, les poissons. Ils vivent dans un isolement complet et se nourrissent de ce que la nature offre. C'est la Genèse retrouvée.

Les moutons ne sont pas les seuls animaux à profiter des bons soins des paysannes. Tous les animaux sont bien traités. Ils représentent la richesse et sont quelquefois considérés comme des compagnons de travail : "c'était un bon âne, très intelligent, très fort (...) il nous fut bien utile (...)" (J p.146)

Nous venons de placer les paysannes dans leur cadre de vie: les champs, les forêts, les rivières. Leur intimité avec la nature nous aide à mieux les comprendre. Le rythme des saisons règle leur vie. Les éléments naturels accompagnent le drame et font ainsi progresser l'action. La retraite forcée sous les chênes, pour se protéger de la pluie, lorsqu'ils sont perdus, va permettre à la petite Marie et à Germain de mieux se connaître et de découvrir l'Amour. L'orage qui met le feu à la maison de Jeanne va déterminer son départ pour la ville. L'alternance du jour et de la nuit, de l'ombre et de la lumière est aussi un facteur important à la progression de l'action. La nuit est

néfaste pour Brulette et ses amis quand ils font face à une bande de muletiers mal intentionnés. La tentative de retour au village de Jeanne se fait la nuit avec des conséquences désastreuses. Marcelle de Blanchemont se trouve, à la nuit tombante, égarée, effrayée, presque noyée dans une mare. La nuit est souvent le décor de drames qui affectent beaucoup les héroïnes sandiennes. L'incendie chez les Bricolin se passe la nuit de même que celui de la maison de Jeanne. C'est de nuit que Nanon va tout quitter pour aller sauver Emilien de la prison et de la guillotine. La lumière, qu'elle soit du soleil ou de la lune apporte une note d'espoir. Le clair de lune est témoin de notre première rencontre avec Marcelle de Blanchemont et Henri Lémor. La décision qu'ils prennent de se séparer va donner naissance à toute l'intrigue du roman. La lune évoque une situation romantique avec une relation entre la nature et l'émotion. "La lune se dégagea aussi des vapeurs qui la couvraient et commença à semer des diamants sur la mousse humide." (LMD p.99)

Quand Jeanne mourra, elle dira qu'elle va vers le soleil, ce qui empêche la tristesse de conclure ce récit.

La nature peut être vue comme un symbole de l'entité féminine puisqu'elle donne la vie, et qu'elle nourrit sa progéniture. Cette Terre-Mère est une compagne douce ou rude pour la paysanne. La paysanne ne vit pas seule dans la nature mais dans une société organisée , hiérarchisée. La place qu'occupe la femme dans la société sera donc la suite de notre analyse.

La femme assume de nombreux rôles, qu'elle soit fille, épouse, mère ou servante. Elle doit obéissance aux hommes qui la dominant à tous les échelons. Elle est au service de l'homme: elle procure le confort, elle apaise la douleur, elle console les chagrins, elle rassure, elle éduque, elle fait marcher l'exploitation familiale si besoin est. Comment peut-elle passer d'un rôle à un autre? La bonne marche de la ferme dont la main-d'oeuvre est essentiellement familiale exige que tous ses membres aient une tâche particulière. Les hommes font les gros travaux; les labours, les semailles, fauchage, moisson. Les femmes font la cuisine, entretiennent le linge, soignent les enfants et s'occupent de la basse-cour. Elles gardent les moutons et les vaches quand elles sont enfants. Elles filent la laine et vont au marché vendre la volaille et le lait. Elles aident aux gros travaux quand il y a urgence.

Si la ferme est importante comme dans La Mare au Diable, celle du père Maurice, elle est un petit univers très hiérarchisé. Cette micro-société patriarcale a à sa tête l'homme le plus âgé de la famille, le "père Maurice" assisté de sa femme la "mère Maurice". La coutume d'appeler "père" et "mère" ceux qui dirigent est significative. Ils sont effectivement responsables de tous. Comme le dit le père Maurice "il arrive qu'une famille compte une trentaine de personnes". (LMD p.51) Chez les Bricolin, fermiers enrichis, presque bourgeois, les

serviteurs sont nombreux, mais les différents membres de la famille participent aussi aux travaux.

La femme peut être servante ou "maîtresse" à la ferme quand elle dirige avec son mari ou quand elle est seule à gérer le bien familial comme Madeleine Blanchet dans François le Champi.

Toutes les petites filles sont bergères jusqu'à douze ans et si elles ne se marient pas très jeunes, elles seront employées comme domestiques. Claudie qui est délurée, s'occupe à coiffer et à habiller Mademoiselle de Boussac, quant à Jeanne:

"Elle garde mes vaches, fait le beurre et les fromages à la crème dans la perfection. Elle dirige la lessive, range le linge et conserve les fruits. C'est elle qui a toutes les clefs."
(J p.134)

Plus rarement, une femme trouve un emploi dans une auberge. Travail mieux rémunéré mais non sans danger pour une femme "honnête":

"Une femme dans une auberge de campagne est exposée au blâme; et quand même elle se comporte sagement on y croit point." (MS p.69)

Le plus souvent les femmes des campagnes "rentrent en service" dans une ferme:

"Les femmes s'expatrient aussi dans leur jeunesse, et font volontiers les fonctions de servantes dans les provinces voisines." (J p.44)

La servante peut devenir confidente, celle à qui on fait confiance, celle qui devient une amie. La "grosse Catherine" de Madeleine Blanchet est une bonne travailleuse, et d'une grande loyauté. Quand Madeleine sera presque acculée à la misère par la méchanceté et les vices de son mari qui la hanteront même après la mort de l'époux indigne, sa servante la soutiendra, la soignera jour et nuit et travaillera pour sauvegarder le bien de sa maîtresse. Tant et si bien que la grosse Catherine en viendra à parler du moulin et de la ferme comme si elle était associée aux affaires et aux malheurs de son employeur:

"Le garçon de moulin nous a quittés(...)"
(FC p.139)

Elle pousse le dévouement jusqu'à refuser d'être payée, ce qui pour une femme très pauvre est remarquable; "que mes gages soient payés ou non ça ne regarde personne!" (FC p.138)

Une forte solidarité féminine devant le malheur efface toutes les contraintes sociales. Même la très dure Madame Bricolin prend la "Chounette", sa servante en confidence:

"(...) et elle ajouta tout bas en s'adressant à sa servante qui avait le privilège de ses observations confidentielles quand elle était en colère: ce que c'est que d'être bel homme!"

En parlant de la petite Marie de La Mare au Diable le père Maurice dit:

"(...) elle fera bien d'apprendre un état et de s'habituer à servir les autres." (LMD p.59)

Les pauvres doivent se résigner à servir les riches. Mais riches ou pauvres, il faut travailler! La "maîtresse" surveille la maisonnée, dirige les servantes, organise les repas qui doivent toujours être servis quand les hommes l'exigent, et fait les provisions en vue des longs hivers. Les naissances nombreuses n'épargnent pas les femmes riches plus que les pauvres et toutes sont soumises aux contraintes de la maternité.

Les paysannes sandiennes jouent de nombreux rôles au sein de la communauté et il en est de même dans le milieu plus restreint de la famille : filles, épouses, mères.

"Ce sera ma consolation et ma fierté d'entendre dire à tout le monde que ma Brulette soigne dévotieusement son grand-père et gouverne son avoir comme ferait une petite femme." (MS p.73)

Depuis son plus jeune âge, la petite fille fait son apprentissage de travailleuse des champs et de ménagère. A onze ans, Nanon dit qu'elle "(...) savait balayer, ranger la maison et cuire les châtaignes.(...)" (N p.32). Très vite elle prendra en charge la confection des repas puis elle deviendra bergère. La petite fille comme tous les enfants à cette époque n'a qu'une très courte enfance. Ses aînées lui apprennent les gestes qu'elle fera toute sa vie. Peu de jeunes filles vont à l'école. Le curé du village est le seul à dispenser une instruction plus spirituelle. L'enseignement du catéchisme se fait oralement, les enfants n'ayant jamais appris à lire ou à écrire. Faire sa communion, c'est passer à l'âge adulte.

L'autorité parentale est absolue. Tant que la fille

n'est pas mariée, les parents, le père en particulier décide de son avenir. Le père et la mère Bricolin sont des exemples extrêmes. Ils préfèrent voir leurs filles devenir folles plutôt que de les marier aux hommes qu'elles aiment. Et pourtant leur plus jeune fille est aimée et gâtée.

Les moeurs sont très strictes. Les jeunes filles sont sévèrement jugées pour peu qu'elles s'éloignent du droit chemin. La coquetterie même peut être critiquée. Brulette dans les Maîtres Sonneurs avoue franchement:

"Je suis coquette mon bon cousin; je sens cette fièvre là jusque dans la racine de mes cheveux (...)" (MS p.152)

La coquetterie n'est qu'une petite malice bien naturelle! La jeunesse doit se divertir! Autre divertissement favori: la danse. Pour les jeunes paysannes, c'est la distraction la plus appréciée. Les garçons peuvent se réunir au cabaret pour boire et discuter. Pour les filles, danser permet de s'étourdir tout un dimanche et d'oublier la vie rude des autres jours de la semaine. C'est la meilleure façon de rencontrer les garçons et de se faire connaître d'eux. On peut se faire embrasser aussi, sans que les parents y trouvent à redire puisque la coutume veut que les hommes embrassent leur partenaire à chaque bourrée !

Pour aller danser, les filles exhibent leurs plus beaux vêtements et les parents sont fiers de montrer leurs filles à marier. Divertissement salubre et pratique que la bourrée!

Les filles sont surveillées par tous: les mères, les pères et toute la parenté. Les hommes veulent épouser des femmes "pures". La pauvre Brulette est critiquée, calomniée par tous lorsqu'elle prend en charge l'éducation d'un bébé qui lui est confié. Les langues vont bon train! Seul, son cousin Tiennet la défend:

"(...) Cette jeunesse ayant toujours vécu ouvertement sous les yeux du monde et n'ayant jamais favorisé personne en particulier, ne pouvait pas avoir commis une faute si difficile à cacher." (MS p.324-325)

Etre fille-mère, c'est le déshonneur et pourtant George Sand nous dit des jeunes paysannes:

"Elle sont naturellement timides et chastes, mais elles sont faibles (...)" (J p.181)

Les pauvres jeunes paysannes ont souvent à subir les assauts des "bourgeois". Les nantis, en général, les prennent pour des proies faciles. Marsillat, dans Jeanne, symbolise ce type d'homme, amateur de beautés rustiques. Pour lui, Jeanne n'est "qu'une vierge aux yeux bleus, blanche comme un lys, taillée comme une statue antique, et bête comme un cygne, c'était son expression." (J p.75). Dans sa simplicité, Jeanne n'aurait peut-être pas compris cette phrase, si Marsillat avait eu le courage de la dire en sa présence, mais elle aurait retenu les mots "lys", "cygne" dans sa sensibilité à l'égard des choses de la nature. La petite Marie repousse bravement les avances du riche fermier, Claudie, l'amie de Jeanne, accepte autant par faiblesse ignorante que par complaisance, les paroles flatteuses et les cadeaux de Marsillat. Le bourgeois corrompt l'innocence des paysannes avec son or.

La virginité est une qualité qui met la femme au rang de divinité. La chasteté de Jeanne lui procure des pouvoirs extraordinaires: elle parle aux fées, personnages mythiques de la région et elle croit qu'un jour elle trouvera un trésor dans les profondeurs de la terre. Elle préservera sa pureté en se jetant d'une fenêtre et mourra des suites de sa chute et restera jusqu'à la fin du récit "vierge sublime".

Les paysannes se marient jeunes à quinze ou seize ans. Elles sont considérées vieilles et défraîchies après trente ans. La veuve Guérin "(...) n'est plus jeune, elle a trente-deux ans".(LMD p.49). Et pourtant Marie Picot " (...) était encore mariable, car elle n'avait pas dépassé de grand chose la trentaine (...)" (MS p.62) bien qu'elle-même se considère comme "(...) plus assez jeune pour plaire (...)" (MS p.69)

L'homme attend beaucoup de sa future épouse. Elle doit être pure, bien faite, forte, et si possible riche! La femme apporte en plus de son trousseau, ses bras pour le travail, son habileté à faire fructifier le bien de son mari, sa capacité de produire des enfants qui contribueront à l'exploitation du patrimoine familial.

Il faut de l'argent à la femme comme à l'homme pour s'établir. La petite Marie dit qu'"il faut au moins cent écus pour entrer en ménage (...)." (LMD p.86). Une grande force physique et une grande capacité de travail sont aussi

importantes:

"Il la trouvait trop pauvre pour être si demoiselle, et répétait souvent qu'il fallait en ménage, ou une fille très riche, ou une fille très courageuse. J'aimerais autant l'une que l'autre à première vue, disait-il, et peut-être qu'à la seconde vue, je me déciderais pour le courage encore plus que pour l'argent." (MS p.82)

La femme sort de sa cuisine quand les bras manquent et qu'il faut terminer rapidement le travail. Jeanne malgré sa grande beauté et toute sa féminité, est "(...) forte comme un homme!" (J p.209). L'épouse est totalement assujettie à son mari. La mère Barbeau "(...) était grandement soumise à son mari (...)." (LPF p.32). Madeleine Blanchet "(...) mettait tout son devoir à respecter le maître qu'elle n'avait jamais pu chérir."

(FLC p.45) et Madame Bricolin "(...) n'eut osé désobéir à son seigneur et maître (...)." (MA p.211)

La paysanne riche ou pauvre est encore en état d'esclavage envers l'époux. George Sand n'a pas condamné l'institution du mariage, mais le Code Civil qui faisait de l'épouse une subordonnée et qui abolissait toute égalité entre les époux. Le mari avait trop de pouvoirs et en abusait souvent. Il en résultait une grande injustice envers la femme.

Cadet Blanchet personnifie le mari le plus abject qui soit: il est violent, ivrogne, avare, roué. Il abandonne sa femme, mais attend d'elle une soumission totale et va jusqu'à douter de sa vertu; lui qui entretient une maîtresse. Tous les défauts des maris sont concentrés dans Cadet Blanchet. Notre auteur dans le portrait de Cadet Blanchet exprime ce qu'elle

pense des maris et du sien en particulier. Cette situation où une femme bafouée n'a aucun pouvoir de se protéger contre la tyrannie de son conjoint, dénonce l'invraisemblance de la loi qui fait de la femme un être sans défense, à la merci des hommes. Un ami de maître Blanchet exprime ainsi son opinion sur les épouses:

"Ah! les femmes ça n'a qu'un moment, c'est comme la vigne en fleur. Il faut que je m'attende aussi à voir la mienne prendre une mine allongée et un air sérieux. Voilà comme nous sommes nous autres! tant que nos femmes nous donnent de la jalousie, nous en sommes amoureux. Ça nous fâche, nous crions, nous battons même quelquefois; ça les chagrine, elles pleurent; elles restent à la maison, elles nous craignent, elles s'ennuient, elles ne nous aiment plus. Nous voilà bien contents, nous sommes les maîtres!... (FC p.43)

Tous les maris ne sont pas ainsi. Le père Maurice loue les qualités de sa femme et la considère comme une partenaire à part entière. Le père Barbeau est très affectueux envers la mère de ses enfants et les époux Bricolin s'entendent à mener leurs affaires et leur vie conjugale, étant tous deux pervertis par la richesse!

Dans Histoire de ma vie George Sand elle-même fait part de ses idées sur le mariage:

"Le mariage doit être aussi indissoluble que possible, car, pour mener une barque aussi fragile que la sécurité d'une famille sur les flots rétifs de notre société, ce n'est pas trop d'un homme et d'une femme, un père et une mère se partageant la tâche selon sa capacité." (1)

Idéalement les deux partenaires ont un rôle important à assumer pour la bonne marche des affaires et le bonheur de tous.

(1) Histoire de ma vie - Pléiade t.II p.406

George Sand espérait qu'un jour viendrait où l'homme et la femme se partageraient les responsabilités du foyer pour le plus grand bonheur du couple et des enfants. Ces paysannes dont nous parlons, ces femmes sont aussi des amantes. Marcelle de Blanchemont quitte tout pour celui qu'elle aime: sa condition noble, sa fortune, parce que "l'amour rend tout possible" dit-elle. Son interlocutrice, la mère du meunier d'Angibault répond:

"Oui, je pensais cela étant jeune. Je me disais que l'amour d'une femme est comme une rivière qui casse tout quand elle veut passer et qui se moque des barrages et des empellements."(LMD p.58)

Brulette quittera aussi son pays, sa famille, pour suivre l' élu de son coeur. Nos paysannes franchissent tous les obstacles, affrontent tous les préjugés: elles se battent pour l'Amour.

Dans les "romans champêtres", l'Amour est vainqueur dans tous les cas. L'Amour fait fi des classes sociales et unifie la société. Marcelle de Blanchemont, femme de la noblesse s'unira à Henri Lémor, ouvrier pauvre, Rose Bricolin, fille riche à un meunier, Madeleine Blanchet, maîtresse d'une ferme et d'un moulin à un champi (un enfant trouvé), et Nanon, de paysanne deviendra marquise par le mariage. George Sand croyait à l'unification des classes sociales par le mariage et les "romans champêtres" sont souvent le récit d'unions entre des hommes et des femmes appartenant à des univers sociaux très différents. Mais, ces femmes veulent des hommes dignes d'elles. L'exemple des femmes transforme les hommes, les grandit. Fadette avec

beaucoup de résolution imposera à Landry la sagesse et la patience. Elle fera de lui un homme.

De tous les rôles assumés par les femme des "romans champêtres", le plus important est celui de mère. La mère qui donne la vie, qui nourrit, qui éduque et soigne. Les paysannes ont les pieds dans la terre et comme cette terre dont elles vivent, elles abondent de force et de douceur. Elles sont simples: les enfants arrivent, elles les veillent et leur procurent les soins nécessaires, que ces enfants soient les leurs ou adoptés. Madeleine Blanchet, Marcelle de Blanchemont, la mère Barbeau, sont les mères naturelles de leurs enfants mais Fadette est mère pour son petit frère, la petite Marie sera la mère adoptive des enfants de Germain de même que Brulette pour le "gros Charlot". François le champi sera adopté par celle qu'il aimera plus que tout, sa vie entière. Nanon aussi sera une mère adoptive pour Emilien bien qu'elle soit plus jeune que lui de trois ans. En s'adressant à Nanon, Emilien lui dit:

"Dans cette existence de sauvages où nous voilà jetés, tu nous fais une vie de famille tout à fait douce, tu nous procures un bien-être qui paraissait impossible (...)" (N p.62)

Depuis l'âge le plus tendre, l'instinct maternel habite les petites filles. Nanon, à onze ans, s'occupe de sa brebis Rosette comme une mère, non comme une bergère. Elle s'assure que son mouton mange bien, qu'il repose confortablement la nuit, non pas en vue de l'engraisser et par profit, mais par amour. C'est seulement quand elle a la charge de cet animal que la fillette prend conscience qu'elle est un être humain à part entière. Elle découvre le but de sa vie: s'occuper à soigner les autres.

"J'avais une occupation, un devoir, une responsabilité, une propriété, un but dirai-je, une maternité, à propos d'un mouton?"
(N p.34)

Elle réalise que cette situation est un peu ridicule mais elle sait le chemin qu'elle prendra: "(...) j'étais née pour soigner(...)" (N p.34)

Les petites filles apprennent très tôt les gestes qu'elles referont plus tard pour leur progéniture. Jeanne aussi est excellente bergère et a pour son troupeau "un soin extrême". Il n'est pas surprenant de voir la petite Marie s'occuper de l'enfant de Germain avec autant d'assurance que si elle avait élevé une demi-douzaine de petits garçons et elle n'a que seize ans. Il est remarquable d'observer Brulette qui avoue ne rien connaître aux bébés, découvrir peu à peu les joies de l'amour maternel pour un enfant qui n'est pas le sien:

"(...) Elle fut une bonne mère encore que son naturel n'y fut peut-être pas porté (...)"
(MS p.327)

George Sand ne nous dit pas que l'amour maternel est en toute femme et que les femmes ne peuvent connaître un bonheur total sans avoir fait l'expérience de la maternité. Brulette était une jeune fille insouciant, aimant la danse, les beaux vêtements, friande de compliments sur sa beauté. Très vite, après avoir eu la responsabilité d'un petit enfant, contre son gré, elle changera son mode de vie. Elle deviendra sérieuse, restera à la maison, sacrifiera son plaisir au bien-être du bébé.

Ce n'est pas parce que l'on est femme que l'on est automatiquement faite pour être mère:

"Toutes les femmes peuvent avoir des enfants, toutes les femmes ne sont pas curieuses d'enfants." (MS p.327)

C'est une remarque très surprenante pour une femme du 19e siècle qui ne voyait dans les femmes que des reproductrices de l'espèce humaine. Brulette est certainement une petite paysanne qui pense beaucoup: l'auteur lui fait prononcer des paroles qui seront celles de beaucoup de femmes un demi-siècle plus tard! George Sand adorait ses enfants et adorait être mère. Elle ne pouvait s'empêcher de "materner" les gens qu'elle aimait. Mais les mots de Brulette nous donnent à croire que notre auteur pensait aux autres femmes qui, elles, ne désiraient peut-être pas la maternité mais qui la subissaient.

Dans La Mare au Diable, Germain s'inquiète beaucoup au sujet de la femme qu'il doit épouser:

"Est-ce qu'il y a des femmes qui n'aiment pas les enfants?
-Pas beaucoup je pense; mais enfin il y en a, et c'est là ce qui me tourmente." (LMD p.65)

Dans cet univers rustique, peu de femmes n'ont pas l'instinct maternel. Seules les mauvaises femmes, les femmes méchantes, semblent en être dénuées comme la Grand Gothe, la Sévère, la grand-mère Fadet, la mère de Fadette. L'amour maternel ne peut cohabiter dans le coeur des femmes avec la dureté et la perversion.

Qu'on apprenne à être mère comme Brulette ou qu'on en sache les gestes d'une façon plus instinctive comme Thérènce dont "(...) on voyait que le bon Dieu l'avait faite pour être bonne mère sans apprentissage." (MS p.372), la femme trouve une grande satisfaction dans la compagnie d'un enfant.

L'amour maternel a quelque chose de divin et de sublime. Même dans la pauvreté, une mère peut créer une atmosphère heureuse malgré les conditions matérielles les plus dures:

"L'intérieur de la maison était aussi misérable que l'entrée, et Marcelle fut touchée de voir par quelle excessive propreté le courage de la femme luttait là contre l'horreur du dénuement."
(MA p.204)

George Sand savait mieux que personne que seule l'absence d'une mère fait souffrir l'enfant. Sa mère lui manqua cruellement pendant son enfance. C'est peut-être la raison pour laquelle elle s'attachait à tous les êtres faibles qu'elle rencontrait.

La mère procure tout ce qui est nécessaire à la vie: la nourriture mais aussi l'éducation. Quand elle le peut, la mère fait profiter ses enfants de son savoir. Madeleine Blanchet apprendra à lire à François, à prier et à connaître la vie des Saints et l'Évangile. Nanon, dès qu'elle sait lire, apprend à ses cousins et à tous ceux qui le lui demandent. Les paysannes comme toutes les mères sont prêtes à tous les sacrifices pour leur enfants:

"On peut tout souffrir pour ses enfants. Je me ferais couper par morceaux pour mon Jeannie; et bien! J'en endurerais autant pour celui-là."
(FC p.55)

Il y a des enfants malheureux dans les campagnes: ceux qui ont été abandonnés par leur mère. Les pauvres "champis". Ces mères ne sont pas forcément des mères indignes, mais des femmes victimes d'une société injuste. "C'est la faute aux riches" (FC p.67). Mais les enfants des riches peuvent eux aussi être malheureux et ne pas connaître la tendresse d'une mère, comme Emilien de Franqueville dont la "(...)mère ne l'avait jamais caressé, et sachant qu'il faudra se séparer (de lui) le plus tôt possible et pour toujours, elle s'était défendue de l'aimer." (N p.91). Les enfants des riches ne sont pas nourris du lait de leur mère. Une autre femme, une bonne paysanne bien saine, bien fraîche s'en charge. C'est la nourrice.

La nourrice est celle qui bouleverse les classes sociales. C'est la mère universelle:

"(...) La première amie de l'homme, la bonne (1), ce personnage si bien nommé la nourrice (2), cette mère véritable dont l'autre est toujours condamnée à se sentir jalouse (...)"(J p.53)

La nourrice est un personnage important: elle s'occupe du bien-être physique du rejeton noble ou bourgeois mais elle lui donne aussi sa toute première éducation. Tula, la nourrice de Guillaume, lui a raconté les légendes ou plutôt la "religion" dont il se souviendra plus tard. Son cerveau aura été imprégné de cette religion pendant ses toutes premières années d'existence.

La nourrice, nourrit plus que de son lait; son propre

(1) En italiques dans le texte

(2) Ibid.

enfant devient plus proche des classes supérieures. Elle a droit à un certain respect, plus grand que celui auquel les paysannes auraient droit de la part des couches sociales plus élevées. On lui reconnaît des qualités: sa meilleure santé, la pureté de ses mœurs et étant plus proche de la nature, elle est restée instinctivement une bonne mère. Elle s'occupe des enfants comme de son troupeau, avec beaucoup de soin et d'amour. Les femmes des villes et des classes supérieures semblaient avoir oublié les gestes maternels en ne nourrissant pas elles-mêmes leurs enfants.

A partir d'une nourrice paysanne, des relations filiales s'établissent soudain entre nobles, bourgeois, riches fermiers et les plus pauvres dans la société. On parle alors de soeur et frère de lait. Jeanne, la plus humble des bergères, est soeur de lait du jeune baron de Boussac. Celui-ci la considère vraiment comme une parente. Rose Bricolin se souvient, elle aussi, de sa nourrice avec beaucoup de tendresse.

Une sorte de parenté de lait et non pas de sang existait alors dans les campagnes, alliant les plus riches aux plus pauvres.

Comme nous l'avons déjà dit, c'est la mère qui enseigne la religion, les coutumes. La petite Marie qui joue un rôle maternel auprès de l'enfant de Germain lui fait réciter sa prière du soir sous les grands chênes de la forêt où ils se sont égarés. Tula passe sa "connaissance" à sa fille Jeanne. Madeleine Blanchet instruit son fils et François le champi. La Petite Fadette, elle-même sans mère, éduque son petit frère et Emilien

dit à Nanon:

"(...) Tu m'as enseigné le soin qu'on doit prendre de son corps et de son âme." (N p.162)

La paysanne fait preuve de dons multiples pour s'occuper de ses enfants. Madeleine Blanchet a non seulement soin de son petit enfant mais aussi d'un homme-enfant, François. George Sand a certainement mis beaucoup de sentiments dans le personnage de Madeleine. Cet amour maternel et filial glisse imperceptiblement vers un amour plus sexuel. George Sand en a fait notamment l'expérience avec Frédéric Chopin et Alfred de Musset. Le musicien et le poète étaient des êtres affligés de maladies qui nécessitaient beaucoup de soins, de patience et d'amour de la part de leur amante. Avec Chopin, la relation amoureuse se transforma rapidement en une relation où les sentiments maternels prédominaient dans le coeur de George Sand. Elle a toujours aimé à s'entourer d'hommes jeunes et bon nombre de ses amants comme Sandeau, Musset et Chopin étaient considérablement plus jeunes qu'elle. A l'époque où elle écrivait François le Champi, elle était amoureuse d'un homme qui avait quatorze ans de moins qu'elle, Victor Borie. Encore une fois notre auteur est très proche des personnages de ses romans.

François le Champi, roman à la gloire de la maternité, de la lutte d'une mère pour le bien-être de ses enfants et pour sa dignité, se conclue par un développement plutôt qu'un changement de l'amour entre une jeune femme qui à force d'abnégation, oublie qu'elle est jeune et jolie et d'un garçon qui à force de reconnaissance et d'amour filial oublie qu'il est un homme. Rien d'incestueux, puisque Madeleine n'est pas sa mère

naturelle et qu'elle est trop jeune pour l'être.

Ces mères sont toutes des femmes remarquables, bien que le sort leur soit dur:

"Cette Piaulette (ou Pauline) était jeune encore et belle, quoique fanée par les fatigues de la maternité et l'abstinence des choses les plus nécessaires à la vie."(MA p.205)

Elles consolent, elles apaisent. Elles comprennent les âmes et les corps. Jeanne, qui n'est pas mère mais qui en a l'infatigable dévouement, passe plus de trente nuits à veiller son frère de lait Guillaume de Boussac. Elle seule, lui apporte le réconfort. Fadette est une guérisseuse, une "remégeuse" et s'entend à apaiser la fièvre de Sylvinet par simple apposition des mains. Les bons soins de Madeleine Blanchet ont vite fait de refaire une santé au pauvre champi! La présence de Brulette est nécessaire à la guérison de Joset qui dépérit loin de son affection.

Tous ces hommes affaiblis par la maladie réclament la douceur de la présence féminine. Le médecin n'est guère requis:

"(...) si la maladie n'est pas forte, on s'en sauve mieux avec l'aide du Bon Dieu qu'avec les drogues."(FC p.138)

Si le médecin est pour les riches, les pauvres souffrent et acceptent la maladie sans avoir recours à la science:

"(...) nous n'avons pas appelé de médecin; nous ne croyons pas à ça nous autres." (J p.77)

On se méfie de ce que l'on ne comprend pas à la campagne. Les méthodes scientifiques sont ignorées, le manque d'éducation fait défaut comme le manque d'argent.

La famille Bricolin qui est riche emploie les services d'un médecin pour contrôler la démence de leur fille aînée. Celui-ci ne pourra rien faire pour la sauver de sa terrible maladie. La science était impuissante là où seul, un peu d'amour maternel aurait pu faire un miracle!

La maladie est un thème qui revient souvent dans les "romans champêtres" et met encore plus en valeur les personnages féminins. Par leur bon sens, leur calme, les femmes apaisent les malades. Elles soignent les esprits par leur présence et leur bon raisonnement et les corps par leur attention et leur dévouement. Les femmes donnent la vie et la préservent.

Comme nous avons déjà pu le constater, les conditions de vie n'étaient pas des plus faciles pour nos paysannes sandiennes. On souffre du froid et de la chaleur, de la faim et de la soif. La maladie est fréquente. L'habitat est souvent précaire, la nourriture peu abondante ou mal équilibrée, le vêtement peu adapté à protéger contre les éléments. "pour les paysans, la priorité n'est pas la maison mais la terre."(1). Les maisons sont quelquefois partagées avec les animaux. Elles sont sombres, enfumées et comportent une seule pièce chez les paysans pauvres:

"Une forte odeur de résine s'échappait de la chambre unique qui remplissait avec une étable en appentis à plusieurs divisions, toute cette pauvre mesure, couverte de mousse et de plantes vagabondes (...)." (J p.61)

Nanon vit dans une "(...) méchante maison couverte en chaume(...)". (N p.31). Les animaux sont aussi bien logés que les humains.

L'ameublement est rudimentaire pour les plus déshérités: "(...) un grabat, deux chaises, un bahut et quelques vaisseaux de terre." (FC p.38-39). Les plus riches sont plus à l'aise comme le père Léonard qui a "(...) sa maison blanche où il y avait six marches de pierres disposées en perron(...)". "C'était une belle habitation (...)." (LMD p.113)

(1) Les paysans dans la société française - Moulin Annie
éditions du Seuil 1988. 51

La famille Bricolin habite "un château neuf". Le père Barbeau, petit propriétaire a une maison confortable:

"La maison du père Barbeau était bien bâtie, couverte en tuile, établie en bon air sur la côte (...)." (LPF p.19)

L'habillement comme l'habitat est parfois d'une pauvreté telle, que le paysan est vêtu de haillons. Les paysannes comme toutes les femmes aiment à se montrer à leur avantage. Difficile d'être coquette quand on est pauvre: "La petite Marie était pour cause fort pauvrement vêtue en tout temps, on les avait pris pour des mendiants." (LMD p.124)

Jeanne porte un costume semblable. Elle est en haillons, ses cheveux sont cachés par "sa coiffe de toile grise" et ses pieds sont nus. Rose Bricolin, fille de riches fermiers se distingue des autres paysannes par une mise recherchée:

"Elle était coiffée en cheveux et portait une jolie robe de mousseline couleur de rose (...)." (MA p.69)

Fadette, avant de connaître la richesse, essaie de s'habiller élégamment sans succès:

"Son cotillon de droquet était trop court de deux mains (...). Elle avait une coiffe toute jaunie (...)." (LPF p.108)

Le dimanche et les jours de fête, on sort des armoires où ils sont "serrés" (rangés) les plus beaux atours que l'on possède. Jeunes ou vieilles, elles se parent comme la veuve Guérin:

"Elle avait l'air hardi et content d'elle-même, et ses cornettes garnies d'un triple rang de dentelle, son tablier de soie, et son fichu de blonde noire (...)." (LMD p.114).

La petite Marie pour ses fiançailles reste modeste et porte:"(...) une robe de gros drap sombre, un fichu blanc à grands ramages de couleurs voyantes, un tablier d'incarnat, indienne rouge fort à la mode alors et dédaignée aujourd'hui, une coiffe de mousseline blanche (...)".

Même la Grand'Marie, la vieille mère du meunier d'Angibault, soigne sa toilette pour aller à la fête et se revêt d'un "(...) corsage antique à longues basques et le tablier d'indienne à carreaux (...)" (MA p.189)

Pour se protéger du froid et de la pluie, les bergères portent des mantes, des capes ou capiches (capuchons de laine blanche).

Le jour le plus important dans la vie de la paysanne (et pour d'autres!) est le jour de ses noces. La petite Marie resplendit dans ses habits nuptiaux et George Sand ne peut s'empêcher de nous donner une description minutieuse:

"Sa cornette de mousseline claire et brodée de partout, avait les barbes garnies de dentelle (...) son fichu blanc, chastement croisé sur son sein ne laissait voir que les contours délicats d'un cou arrondi (...) son déshabillé de drap fin vert myrte dessinait sa petite taille (...). Elle portait un tablier de soie violet pensée (...). (LMD p.176-177)

Il est évident que George Sand prenait grand plaisir

à décrire les jolis costumes des paysannes. Elle qui savait très bien tenir l'aiguille, parle en experte des tenues simples et colorées de ses héroïnes.

Le vêtement est une forme d'expression. Les paysannes sandiennes sont toujours très dignes, impeccables. La propreté est le luxe des pauvres et une grande simplicité alliée à une sorte de bravade dans l'usage de couleurs vives: une coiffe blanche, mais un tablier rouge éclatant. Pureté, mais désir d'être remarquée. C'est en fait, un résumé du caractère de la paysanne sandienne: pure, effacée, mais forte et indispensable à tous.

Cette pauvre paysanne n'est même pas toujours bien nourrie, ce qui ne l'empêche pas de travailler beaucoup: "Jamais de viande, jamais de vin, pas même de légumes pour une femme qui travaille et qui allaite!" (MA. p.205)

D'ailleurs, les pauvres sont accoutumés à un régime alimentaire très restreint et les repas sont peu fréquents, à l'inverse des bourgeois ou des riches fermiers qui se mettent à table plusieurs fois par jour. La petite Marie en fait la remarque à Germain: "Je ne suis pas habituée, comme vous, à faire quatre repas, et j'ai été tant de fois me coucher sans souper qu'une fois de plus ne m'étonne guère." (LMD p.84)

Pour les paysans, le pain reste l'aliment de base mais il est remplacé par des châtaignes en pays marchois. "Le blé est la plus noble des plantes, le pain le plus pur des aliments." (MA p.173).

La soupe est souvent le plat unique dont se régalaient les plus pauvres. Notre auteur nous informe que "le paysan est toujours maigre, bien proportionné et d'un teint basané qui a sa beauté (...)" (MA p.74). Si l'ordinaire est d'une grande frugalité, les jours de fête ou de grandes occasions sont marqués par des banquets où chacun se gorge de victuailles:

"Les vieux ne quittèrent point la table pendant quatorze heures." (LMD appendice p.179)

Comme dans toutes les sociétés, la vie se résume en deux états: être riche ou être pauvre. Mais dans l'univers sandien, "la pauvreté rustique y est attendrissante et affectueuse. On vivrait de bon coeur avec ces indigents." (MA p.205). La pauvreté rurale est plus supportable que le dénuement en zone urbanisée pour George Sand. La pauvreté des paysans les pousse moins à la corruption que la pauvreté des villes pousserait ses habitants sans le sou. La différence tient peut-être à ce que la nature qui entoure le paysan le protège, même si elle se montre parfois cruelle et "les apparences de calme poétique" cachent la misère. L'ouvrier des taudis des grandes villes ne peut pas profiter du bon air, du soleil, du parfum des fleurs, du spectacle de la nature puisque même de cela il est pauvre.

Dans tous les romans que nous étudions, la réalité sociale est alliée à la critique du monde des riches, nobles ou bourgeois et de l'univers des villes, incompatible avec les exigences du bonheur des êtres humains, d'où une certaine dimension satirique des "romans champêtres". Nous retrouvons,

ça et là, au cours des divers récits, quelques phrases ironiques, sinon satiriques: "(...) la figure du médecin guérit les riches, tue souvent les pauvres (...)" (FC p.138). Les pauvres souffrent sans se plaindre, les riches gémissent beaucoup. Les riches sont souvent mentionnés: "(...) tu parles comme un riche" devient presque une forme d'insulte, utilisée entre pauvres. En général, il n'y a pas de bons riches. Comme le dit Madeleine Blanchet: "le malheur des pauvres c'est la faute aux riches" (FC p.67). Les nobles sont la risée des paysans: "(...) M. le baron votre mari aurait donné dix mille francs d'un mauvais cheval, quarante mille francs d'une mauvaise fille (...) ce sont des fantaisies de noble (...)" (MA P.227). Le clergé n'est pas épargné non plus. Dans Nanon, nous voyons les moines de Valcreux comme des êtres paresseux, stupides, hypocrites, habitués à faire bonne chair. Dans Le Meunier d'Angibault, le curé est "bonhomme" et "passablement ivrogne". (p.249)

Les paysannes sandiennes sont les personnages centraux autour desquelles les différents thèmes s'organisent et se développent pour faire le récit. Il y a de nombreux thèmes communs à tous les "romans champêtres": la maladie, la richesse obstacle au bonheur, la pureté, l'opposition ville, campagne. Dans tous les récits, le même idéal de simplicité naturelle, de retour aux sources est exposé. Les préoccupations de l'auteur s'expriment librement: désir d'éducation et d'émancipation pour les femmes, amitié entre hommes et femmes. Les idéaux politiques sont aussi exprimés: rêve égalitaire, charité chrétienne. On retrouve souvent le thème de la séparation entre les amants.

C'est une étape nécessaire dans le difficile acheminement vers l'amour entre deux êtres. Le déplacement des personnages est fréquent. Jeanne quitte la campagne pour la ville, Fadette aussi quitte son village, Brulette entreprend un voyage assez long, de même que la petite Marie. Quant à Nanon, c'est une véritable odyssée qu'elle vivra en s'éloignant de son lieu de naissance.

On retrouve aussi la violence, qui comme les autres thèmes des romans, sert à faire progresser l'action. L'action naît de l'enchaînement des émotions des personnages, amour, amitié, colère. Tous les sentiments sont des moteurs qui font avancer l'action.

Les effets dramatiques sont très nombreux dans chacun des romans: incendie tragique et scènes de démence dans la famille Bricolin. Scène violente de colère et de jalousie chez les Blanchet. Tentative de viol, chute mortelle pour Jeanne, grande frayeur pour la petite Marie en but aux avances de son employeur. Bagarres, meurtre même dans Les Maîtres Sonneurs. Nanon, elle, vit la Révolution de 1789 et les années de la Terreur qui suivirent quand le drame était quotidien.

Les procédés stylistiques dans les "romans champêtres" sont originaux et particuliers à George Sand. Elle a osé employer un langage différent, utilisant le patois et l'ancien français. Dans l'avant-propos de François le Champi, elle explique qu'il a été difficile de faire un dosage intelligent des

mots du patois et du vocabulaire français. Il faut "(...) parler clairement pour le parisien, naïvement pour le paysan." (FC avant-propos p.30). Jeanne, premier "roman champêtre" a un langage plus fortement coloré de mots berrichons, que les romans suivants où le langage des paysans est mieux équilibré.

Ce langage des paysans apporte un exotisme que les citadins du 19e siècle pouvaient apprécier. Il est intéressant de noter que tous les personnages font des pronoms personnels VOUS et TU un usage des plus nuancés. Le VOUS est, certes, une forme de respect, mais souvent une marque de désapprobation. Germain fâché avec la petite Marie, emploie la troisième personne du pluriel en s'adressant à elle. Elle rétorque: "Eh bien! Ce n'est pas ma faute, (répondit-elle), un peu blessée de ce qu'il ne la tutoyait plus." Le VOUS est aussi utilisé pour renforcer le sérieux d'une situation. L'oncle de Nanon, parce qu'il fait un discours à l'enfant de onze ans lui dit: "(...) écoutez-moi bien et faites grande attention à ce que je vais vous dire."

(N p.32)

Un peu plus loin, la forme d'adresse a changé brusquement: "Viens avec moi au devant de ton petit cousin Pierre (...)". (N p.33)

Les paysans semblent beaucoup aimer les phrases qui ressemblent à des adages: "un peu de fatigue est un souverain remède contre le chagrin (LPF p.42), "faire sagement une folie" (MA P.229), "le grand bon sens fait la grande bonté" (MS p.300), "un petit enfant est un rude maître, injuste comme un mari qui serait fol, obstiné comme une bête affamée." (MS p.331). Dans Le Meunier d'Angibault, tout le récit est rythmé au son des mots

incantatoires de maître Bricolin: "au jour d'aujourd'hui".

La pureté, image commune aux récits se retrouve dans le vocabulaire même. On parle beaucoup de blancheur. Pour Jeanne qui s'occupe à confectionner des laitages et à blanchir le linge et qui a les mains si blanches, la pureté est absolue. Même les noms des héroïnes évoquent l'innocence. Marcelle de Blanchemont (1), Madeleine Blanchet (2), la petite Marie au nom symbolique de virginité. Les paysannes utilisent les mots "honnêteté" et "bonté" très fréquemment. Ces mots traduisent leurs plus grandes préoccupations: être honnête, c'est-à-dire juste et pure, être bonne, au sens chrétien, donc charitable.

La syntaxe, le vocabulaire, le style, les images dans "les romans champêtres" rendent encore plus vivant et émouvant le monde des paysannes que nous étudions. Nous avons essayé, au cours de ce chapitre, de faire connaissance avec les héroïnes des "romans champêtres", en observant leurs gestes, en écoutant leurs paroles et en devinant leurs pensées.

Nous avons vu leur relation avec les choses de la nature, leur compréhension innée des éléments naturels qui les entourent. Nous les avons surprises dans leur logis, nous avons admiré leurs costumes. Nous avons constaté combien leur position dans la société était faite d'humilité et de devoirs envers les hommes et combien était intransigeante l'opinion publique envers elles. Nous nous sommes ainsi rapprochés de ces paysannes de l'univers sandien et ainsi les connaissons mieux.

(1) C'est nous qui soulignons

(2) Ibid.

Le chapitre suivant va tenter de développer notre étude et de cerner quelles étaient les aspirations de nos paysannes et d'ainsi arriver peu à peu à définir l'idéal féminin pour George Sand ainsi que son désir de prouver aux citadins que des êtres exceptionnels pouvaient peupler les campagnes françaises.

CHAPITRE 2

Les aspirations des paysannes et comment les hommes
voyaient les femmes.

Qu'attendent les paysannes de leur vie? La vie est difficile dans les campagnes. La pauvreté, le manque de bien-être matériel, leur dépendance envers les hommes, les maladies, les nombreuses maternités pourraient faire de ces femmes des êtres tellement soumis qu'elles en deviendraient une sorte de race subhumaine. Non seulement les paysannes sandiennes ne sont pas des êtres inférieurs mais elles ont des ambitions, des espoirs.

Chacun a une idée différente du bonheur mais Madeleine Blanchet, Marcelle de Blanchemont, Brulette et les autres héroïnes sandiennes savent ce qu'elles veulent. Le bonheur dont elles rêvent est fait et défait par un homme. Elles aspirent toutes à se marier, sauf Jeanne, avec l'homme qu'elles aiment. Ceci n'est pas toujours accepté dans le milieu paysan. Quand on est riche, on veut s'allier à aussi riche que soi, et le père Bricolin dirait qu'"au jour d'aujourd'hui" il faut augmenter son patrimoine. Les mariages sont décidés par les parents qui y voient un arrangement lucratif pour la communauté familiale. L'amour, c'est pour les bourgeois. La grand-mère Bricolin déplore cet état de fait et regrette un passé où l'argent ne décidait pas de tout dans la vie des paysannes:

"(...) à présent on se marie que par intérêt, et les écus comptent plus que les sentiments."
(MA P.71)

Le coeur d'une femme a besoin d'amour, du moins de tendresse. Le coeur de George Sand le savait bien, et elle

avait beaucoup cherché cet amour sans vraiment le trouver. On retrouve dans cette phrase décrivant Marcelle de Blanchemont ce que notre auteur ressentait elle-même:

"(...) cette femme vivait par le coeur plus que par l'esprit, et par l'esprit plus que par le sens." (MA p.148)

Les paysannes de George Sand sont prêtes à tous les sacrifices: elles quittent leur famille, leur village. Elles changent de condition sociale, ce qui est traumatique. Elles font face aux préjugés, aux ragots. Elles s'effacent mais elles vont jusqu'aux limites de leurs forces, jusqu'à la limite de leur âme, jusqu'à la folie même:

"(...) l'amour d'une femme est comme la rivière qui casse tout quand elle veut passer, et qui se moque des barrages et des empellements."
(MA p.58)

La sécurité matérielle est une autre profonde aspiration des paysannes. Pouvoir manger tous les jours et pouvoir nourrir ses enfants est un désir fondamental. Les paysannes mettent toutes un point d'honneur à tenir leurs maisons propres. Elles sont fières et leur fierté cache bien la misère matérielle.

Nourrir et voir grandir leurs enfants, échapper autant que faire ce peut aux maladies, ne pas souffrir de malformations physiques ou mentales tels sont les souhaits de chaque femme.

Les paysannes ont pour ambition une vie paisible et "honnête". Une vie "honnête", c'est de ne jamais faire de tort

à son voisin, ne pas tricher, ne pas avoir de confrontations avec la loi. Pour une femme, une vie "honnête", c'est ne pas connaître le déshonneur. La mère de la Petite Fadette ne sera jamais pardonnée d'avoir abandonné mari et enfants pour devenir vivandière. Ses enfants porteront sa honte. On oublie difficilement et lentement dans les campagnes!

Les femmes aspirent à la paix. Elles ont toujours la crainte de la guerre, des conflits qui les volent de leurs hommes. Plusieurs siècles après le départ des Anglais du territoire français, Jeanne a toujours peur de l'ennemi de jadis. Il faut des centaines d'années pour effacer des mémoires le souvenir des ravages que les humains et la nature endurent pendant les batailles.

Plusieurs de nos héroïnes aspirent à l'éducation: savoir lire et écrire. Brulette ressent le besoin de sortir de sa "sottise". Nanon apprend à lire rapidement. Elle "(...) voudrait apprendre tout". (N p.50). Jeanne, elle, refuse l'éducation, elle estime en savoir assez pour s'occuper de son troupeau. Elle est très différente des autres paysannes. La civilisation ne l'atteint pas. Sa vie est intérieure et savoir lire serait une futilité dont elle ne veut pas s'embarrasser.

L'éducation des femmes représentait pour George Sand une étape indispensable à leur émancipation. Nous retrouvons dans plusieurs des "romans champêtres" ce thème cher à notre auteur. Il faudra attendre les lois Ferry de 1881-1882 pour voir

l'école primaire obligatoire et laïque. Mais les paysannes sandiennes ont déjà conscience de la nécessité de savoir déchiffrer la parole écrite. Nanon se sent immédiatement différente quand elle connaît ses lettres. Le monde lui apparaît plus beau, plus coloré:

"Les prés étaient rouges (...) la rivière, elle paraissait tout en or (...). Jamais un coucher de soleil lui avait apporté tant d'émotions (...) ça n'était pas comme cela les autres fois."
(N p.59)

La nécessité de savoir lire est particulièrement exprimée dans Nanon. La capacité de lire et d'écrire de l'héroïne contribue à changer l'action du roman et à la faire évoluer. De paysanne inculte, Nanon devient une femme d'affaires avisée et marquise de surcroît: "(...) C'est une honte que de rester simple quand on peut devenir savant." (N p.50). Ces deux mots "simple" et "savant" s'opposent mais vont déterminer le sort de l'héroïne. Si Brulette ne s'était pas décidée à apprendre à lire, sa vie aurait pris un autre chemin. Elle serait peut-être restée dans son village. Sans la lecture des livres saints, Madeleine Blanchet n'aurait peut-être pas été aussi courageuse et capable de prendre les décisions imposées par une destinée impitoyable.

George Sand savait que seule l'éducation apporterait aux femmes des villes et des campagnes la liberté de penser et de décider par elles-mêmes. Instruite, la femme ne serait plus "dans les fers" comme le disait volontiers notre auteur.

Dans l'univers sandien que nous étudions, les hommes occupent les rôles de dirigeants mais comment voient-ils leurs compagnes?

Malgré les préjugés de l'époque, les hommes remarquent que les femmes ont des qualités autres que de les surpasser en énergie à la bourrée! Tiennet, dans Les Maîtres Sonneurs, se rend compte très jeune que les filles ont l'esprit plus vif et qu'elles sont raisonnables plus tôt que les garçons. Du moins apprennent-elles plus vite leur catéchisme!

Les hommes attendent des femmes obéissance et attention puisqu'elles les servent. En général, les paysans respectent les femmes, mères, épouses, filles. Certains, comme l'ami de Cadet Blanchet en ont une piètre opinion:

"Quand ça a nourri un enfant c'est déjà fatigué, (...) Ah! les femmes ça n'a qu'un moment, c'est comme la vigne en fleur." (FC p.42-43)

Cadet fait à sa femme une vie d'enfer. Mais Cadet est un triste spécimen d'homme. George Sand a fait de ce personnage détestable le type même du mauvais mari: méchant et injuste. Tous les hommes ne ressemblent pas à cet affreux bonhomme. Le "grand Bucheux", père d'Huriel comprend les femmes:

"Les femmes, mon petit Tiennet, ne nous demandent que de les aimer. Elles ne prennent que dans leur coeur la subsistance de leur vie." (MS p.388)

Ces douces paroles sont à l'intention d'un jeune homme, une femme aurait été bouleversée d'entendre un homme les prononcer. On retrouve ici encore ce que George Sand pensait des femmes. Elles sont menées par leur coeur.

Nous remarquons que dans les "romans champêtres" , les hommes âgés sont aptes à faire de longs discours. Ces hommes, ces patriarches prennent une attitude presque biblique quand ils s'adressent à leur entourage. Leurs paroles sont écoutées et même répétées. La parole du patriarche guide les actions des membres de sa famille. Thérènce rapporte ainsi les paroles de son père:

"(...) Voilà les propres paroles de mon père: "celui qui voit le plus clair dans les choses de ce monde est celui qui agit avec le plus de justice."" (MS p.300)

Maître Bricolin qui aime beaucoup discourir se croit expert dans le domaine de la gestion financière d'une entreprise agricole et fait à Marcelle de Blanchemont un long exposé fort détaillé de leurs positions financières respectives, le tout ponctué de cinq "au jour d'aujourd'hui", son leitmotiv.

Le discours du père Barbeau a une connotation biblique:

"Souvenez-vous que quand les enfants font plaisir à leur père et mère, ils font plaisir au grand Dieu du ciel qui les en récompense un jour ou l'autre." (LPF p.36)

Le père Barbeau paraphrase Moïse: "Honore ton père et

ta mère, afin que tes jours se prolongent dans le pays que l'éternel, ton Dieu, te donne." (1)

Le commandement du prophète, dans la bouche du père Barbeau, est exprimé avec des mots très simples, mais ne perd rien de son autorité. Les valeurs chrétiennes qui dirigent l'action de nos paysans sont aussi dans les mots, les phrases qu'ils emploient:

"(...) S'il ne faut pas fréquenter les mauvaises gens, encore ne faut-il pas augmenter leur humiliation et le malheur qu'ils ont d'être haïssables à tout le monde." (LPF p.182)

Quelle belle leçon de charité et de compassion reflétée dans le discours du père Barbeau à son fils! L'utilisation de verbes à l'impératif est fréquent: "Sache donc...", "Abaisse tout orgueil, Joseph et demande pardon à cette honnête fille." (MS p.420). L'interlocuteur et le lecteur par conséquent, ne peuvent qu'écouter, ils ne peuvent se dérober.

La syntaxe apporte encore plus de dignité et de force aux paroles des chefs de famille. Même quand ils ont tort, ils peuvent encore utiliser l'impératif:

"N'exigez pas qu'un homme d'âge vous fasse des excuses(...)". (LPF p.228)

Les phrases de nos paysans sont rythmées par un jeu d'oppositions dans le vocabulaire usité. Ici, les adverbes se contredisent pour renforcer l'intention du père Maurice à décrire

(1) Exode 20/12

son ami: "le père de cette femme là est un peu (1) mon parent, et il a été beaucoup (2) mon ami." (LMD p.49)

Dans la phrase ci-dessous, les adjectifs s'opposent et retiennent l'attention du lecteur:

"Il n'est rien de si laid (3) que la reconnaissance, rien de si beau (4) que la recordation des services reçus." (FC p111)

Les deux substantifs "reconnaissance" et "recordation" se font écho par leur sonorité. George Sand fait à son lecteur des leçons de morale d'une manière bien subtile. La sensibilité du lecteur est souvent sollicitée et les paroles sages des paysans sont à son intention pour l'amener à mieux partager leur univers. L'imaginaire déborde sur le réel, même quand le réel a été transposé dans l'imaginaire.

Il existe dans toute société humaine de mauvais éléments. Les exemples que l'on observe dans les "romans champêtres" sont surtout d'hommes appartenant à la noblesse ou à la bourgeoisie, des hommes de la ville en général qui cherchent à abuser de l'innocence des jeunes paysannes. Pourtant ce sont des hommes des bois, des muletiers qui manqueront de respect à la jeune Brulette, notre auteur étant objectif à cette occasion.

Les paysans ne sont pas différents des autres hommes du 19e siècle. Ils veulent épouser des vierges et exigent une fidélité absolue de la part de leurs épouses. Ils se permettent

- (1) C'est nous qui soulignons
- (2) Ibid.
- (3) Ibid.
- (4) Ibid

d'avoir des maîtresses comme maître Blanchet mais doutent facilement de l'innocence d'une femme. Brulette, que tous croient fille-mère, est méprisée ainsi que la pauvre Fadette, accusée à tort d'être enceinte. Nous pouvons relever ici d'ailleurs, une contradiction, sinon des phrases équivoques, dans les romans Jeanne et Les Maîtres Sonneurs. Dans le premier, George Sand, la narratrice affirme:

"Un ou deux péchés de jeunesse et d'entraînement ne déshonorent point une jeune fille dans nos campagnes (...) les hommes ne leur font pas un crime de cette faiblesse qu'ils provoquent et dont ils profitent." (J p.181)

Dans Les Maîtres Sonneurs par contre, quand Tiennet essaie de protéger sa cousine des ragots des villageois, il se trouve des gens qui lui donnent "(...) l'exemple d'une telle et d'une telle, qui avaient gaillardement dissimulé leur état jusqu'au dernier jour, et avaient reparu, quasi le lendemain aussi tranquilles, et réveillées que si rien n'était(...)" (p. 325). Les hommes et l'opinion publique en général semblent croire que les femmes sont bien rusées quand il s'agit de cacher leur faute. Elles seules étaient jugées responsables. On retrouve là une des revendications de George Sand en faveur d'une plus grande égalité entre les sexes. Mais il arrive que les hommes fassent suffisamment confiance aux femmes pour les faire participer à la gérance de leurs affaires. Et force est au père Bricolin de reconnaître que:

"(...) Quand par hasard elles s'entendent aux affaires, elles en remontreraient au plus malin d'entre nous."(MA p.229)

Quand les femmes occupent la place qui leur est assignée et ne cherchent pas à remplacer les hommes, ceux-ci ont pour elles de l'estime, de l'affection et parfois de l'amour.

Les paysannes des "romans champêtres" aspirent donc au bien-être matériel mais aussi à l'amour et au développement de leur esprit par l'éducation. Cette éducation qui transformera la vie des campagnes, leur apportera une ouverture sur le monde et une meilleure compréhension des autres classes de la société. L'éducation fera profiter les paysans de ses bienfaits, mais démystifiera ses croyances. La naïveté du paysan s'effacera peu à peu. Les légendes et les superstitions disparaîtront aussi. Mais les "romans champêtres" sont encore remplis des récits d'êtres ou d'animaux fantastiques et de magie. Ces êtres fantasmagoriques sont souvent féminins, voilà pourquoi nous insérerons dans notre étude une partie consacrée aux superstitions dans les "romans champêtres".

CHAPITRE 3

Les superstitions au féminin

Toutes les provinces françaises ont leurs coutumes, leurs légendes, leurs superstitions. Certaines découlent de religions anciennes, mais beaucoup proviennent de l'imagination des gens simples. L'homme a toujours cherché des explications aux phénomènes naturels. Quand il ne pouvait pas trouver de réponse, le surnaturel a toujours paru une solution équitable:

"Le paysan procède de l'inconnu pour aller au connu." (J p.75)

Ce que l'on ne peut expliquer engendre des croyances qui deviennent des superstitions. Ces croyances et ces légendes prennent des formes empruntées à la vie quotidienne: "laveuses" infernales qui imitent les gestes des lavandières, "brayeuses" brayant le chanvre pendant des nuits entières. Les "romans champêtres" abondent de récits ou d'allusions à des êtres ou à des animaux fantasmagoriques. Le paysan vit avec la nature sujette à beaucoup de variations climatiques et à de multiples changements de décors avec les saisons. Les bruits insolites, surtout de nuit, alimentent les frayeurs. Les brumes mouvantes autour des marécages, la lumière du soleil ou de la lune jouant à la surface des étangs, tout contribue à faire naître dans l'imagination de nos paysans un univers peuplé d'êtres fantastiques. Aux follets, fadets, lupeux, lubins, Meneu' de loup, Casseu' de bois, tous personnages mythiques masculins, il faut ajouter les "fades", "les demoiselles", "les lavandières", les "pieds blancs", "les brayeuses de nuit", "les peillerousses", fantômes féminins.

Nous nous intéresserons plus particulièrement dans ce chapitre à ces apparitions et visions à caractère féminin et nous analyserons l'importance des légendes et des superstitions berrichonnes dans l'oeuvre de George Sand, leur impact dans l'histoire et la culture de cette région à travers la tradition orale que notre auteur s'est efforcé de reproduire en utilisant un langage archaïque et familier plutôt que dialectal, approprié à la compréhension de ses lecteurs.

George Sand a intégré dans les "romans champêtres" maints récits sur ces créatures mythiques y consacrant même plusieurs chapitres comme dans Jeanne par exemple. Dans Jeanne, premier de la série des "romans champêtres", notre auteur explique très longuement les légendes du Berry. Elle tenait à ce que le lecteur soit bien informé sur la région qu'elle devait continuer à dépeindre dans son oeuvre littéraire. Les chapitres V, VII, VIII fournissent de nombreux renseignements sur l'origine des coutumes et légendes berrichonnes. Le chapitre V ressemble à un bon exposé qu'un bon professeur ferait à ses élèves. George Sand joue ici un rôle d'éducatrice envers son lecteur, son but étant de faire sortir de l'ombre une province qu'elle jugeait digne d'être connue et appréciée du reste du monde. Dans Nanon, dernier roman "rustique", les fades (nom des fées de la région) sont mentionnées mais les explications sur leur existence sont brèves. Le lecteur s'il a été fidèle à notre auteur, a appris au cours des trente ans qui séparent la parution des deux romans à connaître la mythologie du centre de la France.

George Sand publia aussi entre 1851 et 1855, six

articles dans l'Illustration, intitulés Moeurs et coutumes du Berry et Vision de la nuit dans les campagnes avec des illustrations de son fils, Maurice Sand. Un peu plus tard, en 1858, Les légendes rustiques, toujours avec des illustrations de Maurice Sand, viendront compléter l'étude des coutumes et des légendes du Berry. Le lecteur de George Sand avait donc la possibilité de parfaire ses connaissances sur cette partie de la France rurale qui sortait de l'anonymat.

Nous sommes sensibles au fait, que dans cet univers mythique, la femme ait sa place. Les fantômes de paysannes peuplent les nuits des campagnes berrichonnes. Ces êtres, tantôt affables, tantôt sinistres, remplissent l'imagination des paysans et par leurs actions reflètent les inquiétudes des hommes et surtout des femmes.

Les "lavandières" sont longuement évoquées dans Jeanne.

Pour l'avoir approchée de trop près, Guillaume de Boussac et Léon Marsillat, hommes instruits et peu crédules sont attaqués par une de ces créatures. Elle blessera Guillaume à la tête en lui jetant des pierres avec une force surhumaine. Dans Légendes Rustiques (1), George Sand nous explique que les "(...) lavandières sont des mères infanticides." Le linge qu'elles battent est en fait le cadavre d'un ou de plusieurs enfants. Elles seraient donc condamnées à refaire, ad eternam, les gestes de leur crime. Cette expiation fantomatique devait servir d'exemple et effrayer les femmes qui auraient pu envisager de

(1) Promenade dans le Berry - Moeurs, coutumes et légendes.

(Le Berry/ légendes rustiques.). Edition Complexe p.144.

se débarrasser d'un nouveau-né compromettant. L'horreur que ces monstres inspiraient était certainement édifiante. Il est facile d'imaginer une pauvre fille déshonorée noyant la preuve de sa faute dans l'eau d'une fontaine. Nous remarquons qu'une scène opposée se déroule au début du roman François le Champi. Là, notre auteur, par un procédé de décalage, du fantastique vers le réel nous fait assister à une scène calquée sur les récits de la légende berrichonne. Le cadre est le même dans le roman et dans la légende: le lavoir. Mais là s'arrête la comparaison. La lavandière infanticide est remplacée par une douce paysanne, Madeleine Blanchet, qui elle, sauve un enfant abandonné du froid et de la faim. Le jour remplace la nuit. Madeleine, la "laveuse de jour", rachète par sa bonne action les péchés des autres femmes, les "laveuses de nuit". Nous retrouvons encore une fois l'opposition thématique entre le jour et la nuit. Le roman François le Champi commence d'ailleurs par ces mots: "Un matin...". Le jour chasse les maléfices de la nuit. Le bien est plus fort que le mal, les bons triomphent des méchants dans l'univers manichéen des "romans champêtres".

Les fades sont des esprits femelles souvent mentionnés dans les "romans champêtres". Fadette, petite fille de la mère Fadet, porte un nom que ses ancêtres tout comme elle, ont porté à cause de leur affinité avec ces fées campagnardes.

Les fades sont en général favorables aux humains. Jeanne sait leur parler et respecte les rites qui les satisfont, comme l'offrande de quelques fleurs dans un "trou aux fades":

"C'est des femmes qu'on ne voit pas mais qui font du bien ou du mal." (J p.84)

Il y a aussi les "demoiselles" qui hantent les mares stagnantes et les sources limpides, les "brayeuses" qui broient le chanvre à la porte des bonnes gens et les "peillerousses" qui demandent l'aumône.

Ces femmes mythiques occupent une place importante dans la vie rurale. L'imagination va bon train quand on passe des journées à surveiller son troupeau. La solitude peut engendrer ces visions. La forêt, les champs, les lacs sont pleins de mystère, de beauté, de poésie qui se transforment rapidement sous la force d'un orage, d'une pluie diluvienne, d'un gel prolongé ou d'une sécheresse tenace, de paradis en enfer pour les humains. L'esprit simple des paysans a besoin de personnifier les éléments pour les rendre compréhensibles et supportables. Le christianisme apporte la consolation et l'espoir d'un monde meilleur. Les fades ou les lavandières de nuit contrôlent les actions des hommes et des femmes au jour le jour.

On croyait, dans les campagnes, aux trésors cachés, comme le boeuf ou le veau d'or massif, enterré dans la montagne et que seule, une jeune fille vierge pouvait découvrir quand l'animal magique sortirait de sa cachette pendant une nuit de Noël. L'espoir de la possession d'un tel trésor pouvait aider les jeunes paysannes à se garder pures. Il y a toujours un côté prosaïque dans les mythes et les légendes. Les jeunes paysannes

avaient bien besoin d'un tel espoir pour se protéger de la tentation de l'or des bourgeois! Selon Jeanne, l'or est un métal qui porte malheur.

C'est la réalité qui devient superstition. La superstition influence beaucoup plus fortement les jeunes filles que les bons conseils et les protégera peut-être.

"(...) vous pensez donc que l'or porte malheur? -ça j'en suis bien sûre! Toutes les fois qu'un bourgeois en a montré à une fille elle a quasiment perdu l'esprit.(...)". (J p.197)

Ces femmes d'un autre monde ne sont pas les seules à avoir des pouvoirs magiques. Dans le monde réel, il y a celles qui ont "la connaissance", et celles qui ont des pouvoirs magiques. La mère de Jeanne, Tula, ainsi que sa tante, la Grand'Gothe sont des magiciennes. Mais cette dernière est un personnage malfaisant, une sorcière qui empoisonne les troupeaux par pure méchanceté ou par vengeance. Par contre, Tula et la petite Fadette sont des guérisseuses qui emploient leurs talents pour le bienfait de tous. Les hommes ne semblent pas posséder ces dons dans le monde rustique des romans sandiens.

Bonnes fades, mauvaises fades, connaissance, sorcellerie, dans ce monde comme dans l'autre les deux forces s'affrontent. Les paysannes, mortes ou vivantes, ont leur rôle à jouer dans les deux dimensions.

Au 19e siècle, le nombre de paysans sachant lire et écrire est très limité. Il y a peu d'écrits témoignant de la richesse culturelle de la province. Chez les paysans, la tradition orale perpétue les contes et les légendes d'autrefois. Les histoires se transmettaient de génération en génération, le soir à la veillée. La province avait peu de contacts avec l'extérieur et gardait ses traditions et même son langage n'évoluait guère. Nous avons déjà mentionné que les "romans champêtres" étaient des contes que George Sand avait entendus pendant les veillées. Dans François le Champi, les conteurs interviennent dans le récit et participent à l'intrigue. Le chanvreur et Monique, la servante du curé sont les narrateurs qui s'arrêtent quand ils sont fatigués ou plaisantent volontiers entre eux. George Sand se fait l'instrument de l'expression linguistique d'une culture orale. Elle avait décidé de reproduire par écrit les paroles transmises de bouche à oreille à travers plusieurs siècles et de les fixer pour l'éternité, comme témoins d'une période de l'histoire des hommes et des femmes d'une province qu'elle connaissait et aimait.

Le langage que notre auteur utilise dans les "romans champêtres" est un savant mélange d'archaïsmes, de mots et d'expressions du patois berrichon. Elle recrée la langue parlée du paysan. Mais la stylisation n'est jamais excessive, même les termes archaïsants sont clairs. Les mots typiquement berrichons sont écrits en italiques comme par exemple dans Le Meunier d'Angibault et sont définis, soit par une note de l'auteur, soit

par un personnage soit le narrateur qui se charge à l'intérieur du récit d'ajouter un commentaire explicatif. Ce langage coloré fait mieux partager aux lecteurs l'univers des héros et des héroïnes sandiens. Ces mots quelquefois inconnus pour nous, apportent un exotisme, une poésie champêtre et nous font vivre le temps d'une lecture, des scènes vivantes et émouvantes. Dans Jeanne, un brave garçon, Cadet Léonard, s'adresse ainsi à Guillaume de Boussac, jeune noble de la ville, au moment où Jeanne s'élanche dans sa maison en feu pour sauver la dépouille de sa mère décédée depuis peu:

"(...) ayez peur, mon petit cher monsieur, la Jeanne n'attrapera pas de mal. Alle a ce qu'il faut et alle sait les paroles de la chouse (1). Faut la laisser; vous voyez ben que ça li ficherait malheur por el restant de ses jours, de laisser consommer les ous (2) de sa mère. Alle saillera d'élà aussi nette qu'alle y entre, foi d'houme! Vous allez vouère! Souffrez pas! Faut pas vous fâcher. On z'ouè (3) fait pour vot' bien; on veut pas vous offenser. Vous la feriez brûler si vous alliége anvec-z-elle! Faut pas contréyer l'ouvraige aux fades!" (J p.103)

La transcription du discours du jeune paysan est remarquable bien que certainement peu fidèle. On sent l'influence de Rabelais et Montaigne que George Sand considérerait comme ses maîtres. Par la juxtaposition de tournures anciennes, de mots patois et du français moderne, notre auteur obtient un "cocktail linguistique" agréable qui nous permet de goûter la saveur du langage berrichon. Il arrive que l'humour se glisse dans les conversations entre paysans et citadins. Les

(1) En italiques dans le texte

(2) Ibid.

(3) Ibid.

mêmes mots ayant une signification différente pour eux: les paysans comprennent les mots dans leur sens propre, une personne instruite les emploie aussi au figuré, d'où ce dialogue entre Jeanne et Guillaume de Boussac:

- "-Vous n'avez pas de répugnance à demeurer avec elle?
-Non, mon parrain, ma tante ne me répugne pas, c'est une femme très propre.
-Mais elle est d'un caractère difficile?
-Oh non! mon parrain, elle n'est pas difficile du tout sur son manger, et d'ailleurs elle fait tout elle-même." (J p.76)

George Sand devint grâce à sa profonde compréhension de la culture de la langue berrichonne, à la fois un auteur "régional", tout en restant un écrivain français de premier plan.

L'histoire des régions repliées sur elles-mêmes, ignorées du reste de la France, n'était pas oubliée grâce aux nombreuses références à des événements, à des lieux, ou à des personnages, tous mentionnés dans les récits des légendes que la tradition orale perpétuait. Le roman Jeanne nous fournit de très bons exemples de ces légendes qui remontent très loin dans le temps. Notre auteur nous renseigne sur les mystérieuses "pierres levées" aux noms gaulois d'"Ep-Nell" ou "Jo-mathr" qui même après le passage de nombreux siècles et la christianisation recèlent des pouvoirs magiques et leur bonne ou mauvaise influence s'étend sur les lieux où elles reposent. La magie des druides se fait encore sentir au 19e siècle et Jeanne dit que sa mère la "(...) tança beaucoup de (m') être laissée aller au sommeil sur les pierres jomâtres , qui sont un mauvais endroit (...)".

(J p.197).

Jeanne, dans son ignorance, confond les personnages qui ont compté dans l'histoire de sa province. Le temps et les événements se mêlent; elle révère autant la "Grande Pastoure", Jeanne d'Arc qui repoussa les Anglais que l'empereur Napoléon qu'elle élève au rang de saint, pour avoir, lui aussi, combattu les Anglais. La tradition orale ne s'embarrasse pas toujours d'exactitude chronologique mais elle garde vivants les faits accomplis par les héros d'un passé proche ou lointain. Les femmes, surtout les femmes âgées, nous dit George Sand "(...) étaient bonnes gardiennes des meilleures choses du temps passé (...). (MS p.446) même, si comme Jeanne, leur mémoire n'était pas infaillible.

Peut-on qualifier George Sand d'écrivain "folklorique"? La définition du Petit Larousse illustré répond à notre question. Folklore: "ensemble de productions culturelles non matérielles (croyances, contes, légendes, fêtes, cultes etc) des sociétés sans écriture ou paysannes." Le folklore qui est en fait l'expression spontanée de l'imagination collective fait largement partie des récits des "romans champêtres". Le merveilleux des contes que l'on écoute à la veillée devient réalité dans l'imagination paysanne. Les femmes des campagnes dont nous avons analysé l'univers dans l'oeuvre de George Sand sont aussi présentes dans la mythologie berrichonne.

Les paysannes sont souvent à l'origine des superstitions qui influencent le mode de vie rural. Les légendes et croyances sont très vivaces au 19e siècle grâce à la tradition orale qui les véhicule à travers l'histoire de la région: récits

Le Petit Larousse illustré 1993

et chansons perpétuent l'existence d'êtres et d'animaux fantastiques. Les chansons rapportées dans les "romans champêtres" sont un autre élément folklorique qui alimente la langue parlée que George Sand a si bien réussi à transcrire pour en faire bénéficier ses lecteurs en augmentant leurs connaissances sur une région presque inconnue qu'elle a chantée et glorifiée. Les paysannes qui sont en gros plan dans les "romans champêtres", partagent cette publicité qui va les sortir de siècles d'anonymat.

A travers notre étude des paysannes dans les "romans champêtres" nous avons pénétré l'univers quotidien de ces femmes ainsi que leur univers plus secret du surnaturel et du fantastique. Nous espérons ainsi mieux les connaître, elles et leur province et comme les lecteurs des "romans champêtres" du 19e siècle, mieux apprécier le rôle des femmes en général et en particulier dans le milieu rural. L'oeuvre littéraire d'une femme comme George Sand a su dévoiler l'existence de toute une classe sociale tout en s'attachant à mettre en évidence quelques-uns de ses membres, les femmes, par le langage qu'elle a employé pour faire parler ses héroïnes. Elle a touché notre sensibilité de lecteur et nous a fait partager leurs joies, leurs peines et leurs espoirs en ce monde et dans l'autre.

CONCLUSION

Notre étude nous a permis de remarquer la forte empreinte de la tradition orale du Berry, dans les "romans champêtres" de George Sand. Elle s'est fortement inspirée d'un milieu qu'elle connaissait bien, tant d'un point de vue géographique qu'historique, ainsi que par les comportements des paysans, ses amis.

Les personnages, les femmes que nous avons choisies d'étudier, dominent un univers qui sert de toile de fond aux récits rustiques. Nous avons, au cours des différentes étapes de notre analyse, pénétré la vie quotidienne des paysannes sandiennes. Nous nous sommes arrêtés un moment, pour discerner ce qui était important pour elles et quels étaient leurs espoirs. Enfin, nous nous sommes avancés plus avant dans le monde rural où superstitions, croyances et légendes de toutes sortes, régissaient les faits et gestes de tous les membres de la communauté.

Dans une première partie, nous avons vu la relation des femmes avec la nature. La nature fait partie de la vie de chaque jour. Quand on est paysanne, on vit de la terre et pour la terre. La nature est quelquefois hostile: orages, crues, gelées, sécheresses, tourmentent les campagnes, mais elle peut se montrer idyllique dans sa beauté et sa douceur. Les femmes communiquent plus facilement que les hommes avec la nature.

Certaines, possèdent le "don de la nature" ou la "connaissance", autrement dit, elles ont percé certains secrets de la nature. A quelques rares exceptions près, elles s'en servent pour soulager la douleur des animaux et des humains. Les paysannes savent aussi que les forêts et les champs abondent de nourriture pour qui sait chercher. Cette provende naturelle les sauve parfois de la disette.

Pour les paysannes, la nature est amie ou ennemie, mais elle est constamment présente dans leur vie. On pourrait certainement dire que les mots qui caractérisent cette partie de notre étude sont "sagesse", "connaissance", "terre".

Cette vie au jour le jour des paysannes, n'est pas aisée. Riches ou pauvres, elles luttent pour garder leur dignité. Au 19e siècle, la paysannerie française n'est pas supposée être intelligente. Les gens de la terre sont lents de pensée et d'action. Ils sont régis par la routine, les gestes ancestraux. La nouveauté effraie. Quant aux idées nouvelles, elles ne font que très lentement leur chemin à travers les bois et les champs.

Nous avons suivi la progression des paysannes, de l'enfance à l'âge adulte. Nanon, au début du récit est une petite bergère de onze ans et devient à mesure que l'action se déroule une "maîtresse femme" qui décidera, organisera, donnera des ordres. Cela avec tant de douceur et de raison que les hommes n'en prendront pas ombrage et en viendront à dépendre d'elle. D'une manière très subtile, George Sand met en scène des

paysannes qui ne s'insurgent pas contre les hommes dont elles sont encore les esclaves en ce 19e siècle. Pères ou maris, les hommes sont les maîtres. La société rurale d'alors est une société patriarcale dans laquelle les femmes sont soumises. Le père Barbeau, le père Bricolin, le père Maurice sont des hommes qui dirigent leur maisonnée avec fermeté et attendent d'être servis et respectés par les femmes de leur entourage. Les hommes attendent d'ailleurs beaucoup des femmes. Non seulement elles doivent obéir mais elles doivent travailler dur et apporter douceur et réconfort. Elles guérissent, elles nourrissent, font du foyer un lieu confortable même dans le plus grand dénuement matériel. Elles doivent être pures et "honnêtes". Le père Maurice donne ainsi la définition de cette femme parfaite:

"(...) il faut une bonne âme bien sage, bien douce, très portée au travail." (LMD p.45).

En plus il vaut mieux qu'elle soit jolie, en bonne santé, très riche ou très courageuse!

Le mot "sage" est là encore un mot-clé, bien qu'employé dans un sens différent. Etre "sage" signifie ici "rangée", "effacée". Douceur, sagesse, courage, travail sont des termes qui résument les qualités que les hommes espéraient trouver chez leurs compagnes.

Les paysannes passent de la tutelle du père à celle du mari. Le mariage, événement le plus important de leur vie, n'est

pas toujours heureux (Madeleine Blanchet et Marcelle de Blanchemont sont victimes d'unions désastreuses.). Notre auteur dénonce l'institution du mariage au 19e siècle. La loi faisait de la femme mariée l'esclave de son époux. Malgré tout, George Sand croit à une uniformisation des classes par le mariage. Dans les "romans champêtres", les exemples de mariages entre hommes et femmes de classes différentes abondent.

Les paysannes sont des mères remarquables et George Sand souligne cet aspect de la vie des femmes. Nourricières et consolatrices, elles soignent avec amour leur progéniture. Leur dévouement et leur patience sont infinis. François le Champi est avant tout, l'histoire d'une mère qui brave la méchanceté d'un mari, la solitude, la détresse physique et morale pour élever son enfant et l'orphelin qu'elle a adopté. Dans les Maîtres Sonneurs, l'héroïne, Brulette, sera confrontée aux ragots, au déshonneur pour l'amour d'un enfant dont elle a la charge. Le mot "honneur", c'est à dire respect et dignité pour soi-même et les autres, jalonne les récits tout autant que son opposé "déshonneur". L'honneur porte les femmes à un échelon plus élevé dans le monde rural, le déshonneur, quelle qu'en soit la cause, met la femme au ban de la société.

Dans la partie suivante de notre mémoire, nous avons laissé les problèmes du quotidien pour ceux moins prosaïques de la vie "intellectuelle". Car les paysannes, que les citadins croyaient frustrées et à l'esprit peu développé, avaient des aspirations, comme tous les êtres humains. Leur intelligence

était vivace, sinon façonnée sur un modèle que l'homme de la ville n'aurait pas compris. L'espoir des paysannes de mener une vie sans trop de problèmes, sans souffrir du froid et de la faim ou de maladies graves, était certes prédominant, mais elles aspiraient aussi, sur un plan différent, à l'éducation. Elles désiraient ouvrir leur esprit sur le monde. Beaucoup désiraient savoir lire pour élargir leur perception de ce qui les entouraient. Désir naissant de communiquer avec le monde extérieur par la lecture et l'écriture. George Sand prônait l'accès à l'instruction pour les femmes, aussi n'est-il pas surprenant que certaines paysannes aient exprimé le désir de s'instruire.

Nous avons vu aussi un autre aspect de l'univers des paysannes sandiennes. Un univers moins connu, plus difficile à sonder. Nous sommes entrés dans le fantastique des légendes berrichonnes. Nous avons pu constater que, même dans ce domaine, les femmes occupaient une place importante. Cette mythologie, partie intégrante du mode de vie dans les "romans champêtres", est l'expression du passé d'une province, de ses moeurs et de sa culture. Notre auteur qui a rapporté dans ses ouvrages littéraires, les traditions et superstitions des paysans, ne le faisait pas seulement pour ajouter une note d'exotisme, si important que cela fût, mais aussi par souci de faire partager à ses lecteurs, un héritage culturel que le reste de la France méconnaissait totalement. George Sand s'était faite le porte-parole d'une région, d'une classe de la société. Son usage d'une langue faite d'archaïsmes et de patois (et quelquefois

d'expressions fabriquées par elle-même, quand la langue originelle était trop hermétique à la compréhension des lecteurs) prouve qu'elle tenait avant tout à faire parler "ses" paysans. Ce langage coloré que certains jugeaient artificiel était pourtant très efficace:

"(...) elle mêle des hommes et des femmes qui parlent, vivent et agissent comme nous, sauf un petit patois à l'eau de rose qui est une coquetterie de plus." (1)

Ce langage servait aussi à faire une plus grande distinction entre la langue imagée des ruraux et celle plus sophistiquée des citadins et ainsi renforçait les différences qui les séparaient. Tout au long des "romans champêtres", l'opposition ville-campagne est présente. La campagne symbolise la pureté et la ville la corruption générée par le monde moderne. La campagne, protégée de la civilisation et de ses attrait néfastes est encore vierge des souillures que l'appât de la richesse et la vie facile apportent. George Sand, à travers son oeuvre romanesque a défendu nombre d'idées et de théories qui lui tenaient à coeur. Les "romans champêtres" en sont la preuve. Elle y dénonce l'institution du mariage, l'asservissement des femmes, l'exploitation des pauvres par les riches, le manque d'éducation. Notre auteur se pose fréquemment en éducatrice de son lecteur et lui fait part de son opinion sur les injustices de la société. Son rêve de socialisme égalitaire et de charité chrétienne est partagé avec ceux qui la lisent.

George Sand, par ses nombreux portraits de femmes et la précision des descriptions des décors naturels, ajoute au réalisme

(1) Théodore de Banville, feuilleton du 15 janvier 1851 dans "critiques", Charpentier, 1917, p115, cité par Pierre Vermeylen. Les idées politiques et sociales de George Sand. Université de Bruxelles 1984.

des "romans champêtres". C'est à travers les yeux des personnages que nous voyons la nature, les chaumières ou les habits aux couleurs vives des paysannes. C'est par leurs paroles que nous sentons ce qu'elles ressentent. Grâce aux nombreux détails de la vie des paysannes qui entrent dans la narration, nous partageons mieux leur vie et leurs aventures. L'action dans les "romans champêtres" se concentre toujours sur le devenir des héroïnes: Marcelle de Blanchemont dans sa recherche du bonheur absolu, Nanon dans son odyssée pour sauver celui qu'elle aime, Madeleine Blanchet dans son amour maternel, Jeanne dans son rêve de pureté, Fadette dans sa lutte de justice et de respect pour elle-même. Le récit se confond ainsi avec les destinées des héroïnes.

Dans une société injuste envers les femmes, les personnages féminins des "romans Champêtres" sont un peu trop parfaits pourrait-on penser. George Sand a pu exagérer les qualités de ses héroïnes en les examinant de trop près sous son microscope. Elles en sont ressorties élargies. Les quelques méchantes femmes qui existent dans les récits, font beaucoup de tort aux autres, parce qu'elles n'ont aucune des qualités féminines de leurs compagnes. Elles sont laides, de corps et d'esprit. La Grand' Gothe est une horrible entremetteuse et une sorcière, la grand-mère Blanchet, une belle-mère rongée par la jalousie, la mère Lamouche, une pauvre sans coeur, la Sévère, une courtisane sans foi ni loi. Elles sont des caricatures!

Les personnages masculins ne sont pas toujours à leur avantage. Ils ont souvent un côté faible. Les paysannes des

"romans champêtres" sont peut-être trop belles et trop bonnes mais il ne faut pas oublier que dans un siècle qui n'était favorable ni aux paysans, ni aux femmes, George Sand a voulu prouver que des femmes sublimes existaient dans le fond des campagnes françaises. Comme tout évolue très lentement à la campagne et que les paysans prennent leur temps pour réfléchir et évaluer toutes les situations, on pouvait rencontrer des paysannes ressemblant aux héroïnes sandiennes il y a encore quelques années en France. Dans les paysannes des "romans champêtres", nous avons retrouvé nos grand-mères. L'une, très tôt veuve, était "maîtresse" de sa ferme. Devenue dure avec les épreuves, elle avait l'âpreté de Mme Bricolin et la vulnérabilité de Madeleine Blanchet en face de l'opinion publique qui maltraitait toujours une femme seule.

Notre autre grand-mère, humble femme, mère de très nombreux enfants, ne possédait rien, comme la petite Marie de la Mare au Diable. Elle allait glaner dans les champs, brayer le chanvre et passait de longues journées au lavoir municipal à laver son linge et celui des autres. Notre auteur eût-elle vécu un siècle plus tard en aurait peut-être fait des héroïnes. Nous croyons que George Sand, dans son désir de faire mieux connaître la province en général et le Berry en particulier, dans sa volonté de présenter les femmes comme des êtres égaux à l'homme, dans son souci de faire partager à son lecteur son rêve d'une société plus égalitaire, a bien réussi à prouver la vérité de ses convictions. Elle s'est servie de son art, de son habileté de romancière pour promouvoir ses idéaux et pour faire de son public

des êtres sensibles au sort des hommes et des femmes peuplant son oeuvre littéraire.

"Nous croyons que la mission de l'art est une mission de sentiments et d'amour, que le roman d'aujourd'hui devrait remplacer la parabole et l'apologue des temps naïfs, et que l'artiste a une tâche plus large et plus poétique que celle de proposer quelques mesures de prudence et de conciliation pour atténuer l'effroi qu'inspirent ses peintures. Son but devrait être de faire aimer les objets de sa sollicitude, et au besoin, je ne lui ferais pas un reproche de les embellir un peu."(L'auteur au lecteur LMD p.30)

Il serait intéressant de faire une étude plus approfondie que celle-ci pour vérifier si l'opinion de notre auteur sur "la mission de l'art" serait applicable de nos jours. Les espoirs de George Sand, en matière d'éducation pour les femmes et d'égalité devant la loi, sont devenus réalités. L'isolement de la province a cessé depuis longtemps. On peut communiquer avec le monde entier en 1994. Les paysannes du Berry n'ont peut-être aucun besoin, en cette fin de 20e siècle, d'un éloquent porte-parole comme l'était George Sand. Pourtant, quelques fermières de la Creuse ou de l'Indre aimeraient peut-être connaître un écrivain qui saurait évoquer les problèmes de leur vie quotidienne que le modernisme n'a pu résoudre et leurs espoirs à l'aube d'un siècle nouveau.

BIBLIOGRAPHIE

Pour chaque titre de l'oeuvre de George Sand nous indiquons l'édition originale. Pour l'édition utilisée dans notre étude, voir l'explication des sigles au début du mémoire.

Les "romans champêtres" ayant tous été d'abord publiés sous forme de feuilleton dans divers journaux, il nous a paru important d'indiquer leur date de parution dans la presse écrite de l'époque.

TEXTES DE L'AUTEUR

Jeanne Paraît en feuilleton dans Le Constitutionnel du 25 avril au 2 juin 1844. Première publication en livre en Belgique en 1844 puis en France chez L. Potter en 1845 et Michel Lévy en 1851.

Le Meunier d'Angibault Publication en feuilleton dans La Réforme du 21 janvier au 19 mars 1845. Première édition en 3 tomes mai-juillet 1845 chez Desessart (Paris).

La Mare au Diable Paraît en feuilleton dans Le Courrier français entre le 6 et le 15 février et du 3 mars au 6 avril 1846. La même année La Mare au Diable paraît en livre augmenté de sa suite La Noce de campagne à Paris, imprimerie d'E. Proux.

Francois le Champi

Paraît en feuilleton dans Le Journal des Débats fin 1847. Première édition en livre à Bruxelles en 1848 puis en France chez Cadot en 1850.

La Petite Fadette

Paraît en feuilleton dans Le Crédit en décembre 1848, puis en livre chez Michel Lévy en 1849.

Moeurs et coutumes du Berry et Visions de la nuit dans les campagnes

Six articles qui paraissent dans l'Illustration entre 1851 et 1855 accompagnés de gravures de Maurice Sand.

Légendes rustiques

Paraissent en 1858 chez l'éditeur A. Morel pour accompagner douze illustrations de Maurice Sand.

Les Maîtres Sonneurs

Parution en trente-deux feuilletons dans Le Constitutionnel de juin à juillet 1853 puis en quatre volumes aux éditions Cadot - Paris 1853 et Lebègue - Bruxelles 1853 en trois volumes.

Nanon

Paraît en feuilleton dans Le Temps entre mars et avril 1871. L'édition originale est publiée chez Michel Lévy à Paris en octobre 1872

Autres ouvrages de l'auteur que nous avons consultés.

La Ville Noire

Paraît en feuilleton d'avril à mai 1860 puis en livre chez Michel Lévy en 1861.

Histoire de ma vie

Commence à paraître en feuilleton en octobre 1854 dans La Presse et s'achève en 1855.

Pour La Correspondance de George Sand:

Textes réunis, classés et annotés par Georges Lubin - Garnier ont été consultés.

Ouvrages et articles sur George Sand

BIOGRAPHIES

Bouchardeau (Huguette) - George Sand la lune et les sabots, Robert Laffont 1990.

Mallet (Francine) - George Sand, Grasset 1976.

Salomon (Pierre) - George Sand, Hatier-Boivin 1954.

ETUDES SUR GEORGE SAND

Revue des sciences humaines, numéro 226 avril-juin 1992.

Brigitte Lane - George Sand "éthnographe" et utopiste - réthorique de l'imaginaire. p.135 à 160.

Vermeulen (Pierre) - Les idées politiques et sociales de George Sand, éditions des universités de Bruxelles, 1984.

Vincent (Louise) - La langue et le style rustiques de George Sand dans les "romans champêtres", Champion 1976.

OUVRAGES GENERAUX

Histoire de la France rurale de 1789 à 1914, sous la direction de Georges Duby et Armand Wallon. Editions du Seuil 1976.

Moulin (Annie) - Les paysans dans la société française - de la révolution à nos jours, éditions du Seuil 1992.